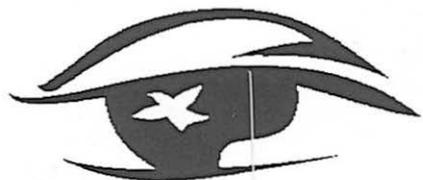


LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

ERREUR DE CIVILISATION ?

novembre - décembre 1999

35 F

*Le vide
et le tourbillon*

*Nous espérons,
nous...*

*La protestation
prophétique*

199

199 - 1999

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	
Le comité de rédaction	1
Le vide et le tourbillon	
Patrick SALAÜN	3
La logique économique : jusqu'ou ?	
Bruno CHAVERON	17
Regard d'un égyptien à Paris	
Farag NOUREDDINE	28
Occident où vas-tu ?	
M ^{re} Youhana GOLTA	33
Nous espérons, nous...	
Alain LE NÉGRATE	41
Sortir du nucléaire ?!	
Bernard BOUDOURESQUES	52
La protestation prophétique	
Claude WIENER	62
SOURCES	
<i>L'incompréhensibilité de Dieu</i> , J. CHRYSOSTOME	70
UN LIVRE - UN AUTEUR	
<i>Figures du pensable</i> de Cornélius CASTORIADIS	78
EN LIBRAIRIE	
<i>La paix et la réconciliation en marche</i> de M ^{re} André LACRAMPE	81

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

Le titre, un peu provocateur, de ce numéro est venu d'une remarque apparemment anodine, faite par l'un d'entre nous : "*Et si nous nous étions trompés de civilisation ?*" Tous ceux d'entre nous qui ont eu la chance de voyager, particulièrement en Afrique, éprouvent la même interrogation : "*Comment se fait-il que des peuples, privés de ce qui nous semble indispensable, nous donnent à ce point une leçon d'hospitalité, de vitalité, de foi et de joie ? N'avons-nous pas perdu un ingrédient indispensable à l'humanité de notre société ?*" Précisons-le d'emblée : il ne s'agit pas de la nostalgie commode de celui qui, bien ancré dans son confort, se met à regretter la société rurale de ses ancêtres. Il s'agit, au-delà des paillettes qui ornent le passage au troisième millénaire, de scruter ce que nous vivons aujourd'hui à la lumière de l'Évangile, en croisant nos regards.

Les deux premiers témoignages nous transportent en des lieux typiques de notre civilisation. Une station de sports d'hiver tout d'abord. Trois populations s'y frôlent sans guère se rencontrer : les "indigènes" happés par l'industrie de l'or blanc, les "vacanciers" qui déferlent chaque semaine et puis, ceux dont on parle si peu, les "saisonniers". Jeunes, inexpérimentés, exploités, comment ne seraient-ils pas séduits par la glisse et la frime ? Mais se demande Patrick SALAÛN, prêtre envoyé comme saisonnier, peut-on surfer sa vie sans aller à la casse ?

Une entreprise de haute technologie ensuite. Dans la valse des fusions-absorptions, où l'argent semble pouvoir tout régler, que deviennent les hommes ? Lorsqu'un syndicat en est réduit à négocier au mieux les indemnités de licenciement, qu'en est-il du travail comme valeur ? Bruno CHAVERON ne se contente pas de décrire la liquidation de son entreprise, il partage ses questions et nous dit sa pratique.

Nous inversons ensuite la perspective en demandant à deux étrangers, deux égyptiens de passage en France, de nous faire part de leurs impressions. Ne traitons pas à la légère le choc qu'ils ressentent, il est à la mesure de leur attente. "*Liberté, égalité, fraternité*", ce slogan qui figure au fronton de nos mairies résonne tellement dans leur pays ! Pourquoi l'impudeur et le racisme, nous demande Farag, le musulman ? Serait-ce que nous avons oublié la source, nous suggère notre ami, l'évêque Youhanna ? Les extraits de Denys l'Aréopagite publiés dans "*les Sources*" font écho à cette interrogation.

Deux autres points de vue, non moins significatifs, nous invitent à poursuivre la réflexion. Pour Alain LE NÉGRATE, la banlieue, tour à tour lieu de tous les maux et laboratoire de la société à venir, révèle comme un mirage l'individualisme que la tradition chrétienne a pourtant contribué à ériger en modèle. L'histoire contemporaine nous oblige à prendre au sérieux la faillibilité de la civilisation occidentale. Elle a cru échapper à la réalité du mal et c'est souvent au cœur des naufrages que des ressorts humains inespérés se sont manifestés. Alain plaide pour le dialogue des civilisations comme étant la seule voie d'avenir.

Autre lieu crucial : le nucléaire, tour à tour énergie miracle et menace incommensurable. Bernard BOUDOURESQUES, qui a longtemps travaillé au Commissariat de l'Énergie Atomique, ne cède pas à une vision alarmiste mais montre combien le nucléaire est révélateur d'une crise de civilisation : la centralisation des décisions, confiées à quelques experts, aboutit à priver l'ensemble des citoyens d'une réflexion responsable sur leur propre avenir.

De tous ces regards croisés, nous pouvons tirer un premier constat : laissée à elle-même, la civilisation occidentale risque sans cesse la dérive. Faut-il, comme le propose Cornélius CASTORIADIS (voir "*Un livre, un Auteur*"), miser entièrement sur l'autonomie de l'homme ? Le risque permanent de l'enfermement ne se vérifie-t-il pas dans toutes les civilisations ? De l'Ancien Testament émerge une figure, souvent persécutée, qui joue un rôle indispensable : celle du prophète. Claude WIÉNER la brosse à grands traits et souligne son actualité à partir de trois thèmes majeurs : le mépris des pauvres, le culte des idoles et la politique étrangère. Il serait trop facile de sous-traiter l'indispensable dimension prophétique à quelques personnages médiatisés, n'est-elle pas constitutive de la vocation des baptisés et du service des ministres ordonnés ?

LE COMITÉ DE RÉDACTION

Prochains dossiers :

- Les jeunes face à l'avenir
- Le temps... perdu ?
- Foi et souffrance

Erratum : 2^e ligne du dernier paragraphe de l'Éditorial page 2 du n° 198 lire Pierre Legendre et non René Lenoir. Avec nos excuses.

Le vide et le tourbillon

par Patrick SALAÛN

prêtre de la Mission de France

Membre de l'équipe Mission de France de Haute-Trentaise, Patrick a pour ministère de partager par le travail la vie des saisonniers.

Son témoignage est un appel à porter notre regard sur la mission à vivre dans les sites touristiques.

J'aime raconter des histoires ! Voici celle d'Olivier, cuisinier saisonnier, et de José, mémoire vivante de Tignes. Durant deux saisons d'hiver, j'ai travaillé en cuisine avec Olivier. Il a 30 ans bientôt, est cuisinier depuis quinze ans, saisonnier depuis dix ans. Il aime son métier qu'il vit avec passion, et il m'a fait goûter à cette passion. Olivier est un homme entier, un peu à vif, irrésistible dans l'humour...

Un matin au travail, moi en pâtisserie et lui au piano¹, il m'interroge : « *Dis-donc, le signe de croix, c'est comme ça ? Au nom du père, de la mère, du fils...* » — « *Stop ! Tu n'y es pas. Regarde-moi...* » et me tenant devant lui, je lui fais posément le signe de croix qu'il reprend avec attention. Une heure plus tard, il le répète. C'est bon, enregistré !

J'ai raconté cette histoire lors d'une messe à Tignes. Or le dernier dimanche de la saison, Olivier me demande de venir à la messe avec moi. Voici qu'à la sortie nous rencontrons José. 80 ans, vieux pâtre plein d'humour, il est la mémoire de Tignes. Je lui présente donc Olivier, "mon chef". Réflexion immédiate de José : « *C'est celui qui ne sait pas faire son signe de croix !* » (Aïe !...) Olivier, sans se démonter « *Oui, mais Patrick me l'a appris.* » (Ouf !...) Réponse de José, songeur : « *Bon, mais il ne sait quand même pas grand chose...* ».

J'aime cette histoire, au-delà de l'affection que j'ai pour ces deux hommes, car elle révèle plus que tout autre l'écart que doit vivre notre région. Entre un jeune saisonnier, breton qui

n'est pas catholique, et un vieux savoyard, pétri de tradition, la rencontre est impossible... a priori. Rencontre entre une Église qui cherche son avenir, et une génération qui n'a plus de passé...

La création de l'équipe MDF en Haute Tarentaise est au croisement de la volonté du diocèse de Savoie et de celle de la Mission de France. Tous deux explorent les voies d'une présence chrétienne ajustée aux réalités des stations, une présence ajustée à ce monde.

En cinquante ans, la montagne a vécu un essor extraordinaire du fait du développement des stations de tourisme et de l'inflation de "l'or blanc". L'Église, qui était depuis des siècles une des références essentielles de la vie sociale, n'a pas accompagné cette évolution. Aujourd'hui, elle apparaît inexistante. Ou plutôt, elle survit sous deux formes : celle d'un musée qu'on visite (en témoignent les "Chemins du baroque" en Tarentaise, qui organisent les visites des monuments religieux de la vallée). Ou celle d'un fonds commun traditionnel auquel on se réfère épisodi-

1. Le "piano" dans le jargon culinaire, ce sont les fourneaux.

quement lors des événements qui ponctuent la vie. Les enjeux pourtant restent la transmission et l'annonce du message évangélique pour les générations à venir. En fait, le temps s'est arrêté pour l'Église, alors même qu'il s'emballait pour les résidents ! Est-il encore possible de vivre une présence chrétienne qui assume l'héritage passé, tout en choisissant de se déployer dans toutes ses potentialités ? C'est la raison d'être de notre équipe.

Il y a malgré tout une certaine prétention à tenter de tout tenir. La réalité d'une station est tellement complexe qu'elle nous oblige à l'humilité, en même temps qu'elle nécessite une pluralité d'engagements des membres de l'équipe. Nous sommes six : 3 prêtres, un couple de laïcs et un diacre, chacun engagé sur un terrain spécifique en ayant conscience qu'il n'est pas le tout ! Terrain pastoral par l'accompagnement des communautés chrétiennes, terrain professionnel par le travail de saisonnier ou d'employé municipal, terrain social par la rencontre des gens ou la découverte de la vie de famille en station, terrain touristique... Cette pluralité d'engagements au sein d'une même équipe n'est possible que dans le dialogue.

J'aimerais, pour continuer, poser **une hypothèse**. La société occidentale évolue vite, accélérant son développement avec l'unification européenne et la mondialisation. L'Église, qui était autrefois le socle de la vie sociale, est à présent dépassée. Elle suit avec peine le mouvement, l'anticipant parfois, se crispant souvent.

La vie en station, cristallisant ce mouvement, opère **comme un "zoom"**. En elle sont réunis tous les ingrédients qui constituent la société occidentale d'aujourd'hui : un fonds commun traditionnel religieux, qui se retrouve encore dans la présence ecclésiale ; une modernité qui s'est accélérée avec le développement des stations depuis l'entre-deux guerres ; une vie "à la carte" où chacun vient se servir à "l'hypermarché" des loisirs et du sport... Et dans cette vie ponctuée par le rythme des saisons, les "questions de société" sont terriblement présentes, même si elles sont occultées. Société à deux vitesses, fracture sociale, marginalisation, précarité, droit du travail, solitude affective... ces questions sont portées par un groupe spécifique, les saisonniers.

De ce fait, le milieu des stations, et particulièrement celui des saisonniers, offre un observatoire tout à fait pertinent. La vie en station opère comme une projection loin en avant, en un temps où l'ultra-libéralisme fait loi, où l'individualisme est la règle et l'Église est absente. D'où l'intérêt de s'interroger sur le sens que prennent les choses, à partir de ce lieu-là : "Sommes-nous dans la bonne direction ? Notre civilisation fait-elle fausse route ?"

VOUS AVEZ DIT "STATIONS"...

Le développement de la vallée de Tarentaise s'est déroulé selon trois étapes :

- La construction du barrage de Tignes, conséquence de la politique d'autonomie énergétique engagée par l'État dans l'après-guerre. Elle a amené des milliers d'ouvriers de toutes les régions de France, qu'il a fallu accueillir². Le barrage de Tignes, commencé en 1948, est achevé

en 1952, en ayant englouti le vieux village de Tignes et l'espoir de nombreux Tignards d'y faire obstacle. Aujourd'hui, si l'ouvrage impressionne, c'est surtout le tempérament tignard qui déroute, à la fois "anarchiste" et conservateur, pragmatique et poète. S'ils restent blessés, ils savent que le barrage a modifié leur destin collectif. Il leur a fallu trouver les ressources pour tout recommencer à quelques kilomètres de là et 400 mètres plus haut : La station de ski de "Tignes 2000".

- Le développement des stations, amorcé dans l'entre-deux guerres, a connu son apogée dans les années 70, contribuant au renouveau économique de la vallée. Elles furent construites autour d'un village, comme la station de Val d'Isère, ou à proximité d'une bourgade, comme celle des Arcs avec Bourg-Saint-Maurice. Elles ont également drainé une forte population de travailleurs, du bâtiment d'abord, puis des métiers de service et de l'hôtellerie. Certains aujourd'hui sont devenus résidents permanents.

- Les Jeux olympiques de 1992, après la récession des années 80, ont contribué à ancrer

2. Plusieurs prêtres-ouvriers ont travaillé sur le barrage de Tignes à cette époque.

les stations de Tarentaise dans le rang mythique des stations olympiques. La dimension mondiale des JO et la participation de plus de 50 pays ont contribué à leur réputation internationale. Inutile de préciser que le flux croissant des touristes de tous pays ne s'est pas ralenti, au contraire ! L'impression de "babelisation" n'a jamais été aussi grande. Même la vendeuse de supérette devrait maîtriser cinq langues ! Les Jeux furent un formidable appel d'air pour les entreprises et représentèrent un appui médiatique exceptionnel, dont surent tirer profit les stations concernées. Désormais, il y eut un "avant" et un "après" JO.

Le développement des stations est **au croisement de deux réalités** : la fin d'une vie essentiellement rurale et l'entrée dans la civilisation des loisirs.

Au début du siècle, Val d'Isère est encore un village de quelques centaines d'habitants, vivant surtout d'élevage et d'agriculture. La vie, rythmée par l'enneigement, est aussi mar-

quée par "l'enmontagement", ce moment où les troupeaux quittent l'étable pour gagner les alpages, où ils séjourneront durant la belle saison. Les débuts de la station sont plus précoces à Val d'Isère, sans doute parce que les Avalins ont su s'ouvrir plus vite aux étrangers, aux "chinois"³... C'est peut-être aussi ce qui a déterminé le choix du vallon de Tignes pour construire le barrage, plutôt que celui de Val d'Isère, vallons très semblables, avec le même type de verrou glaciaire. Mais Val avait déjà un certain poids économique, ce qui n'était pas le cas de Tignes...

L'essor des stations a correspondu à une période où la société abordait de manière nouvelle la question des loisirs. Entrant dans un nouveau rapport au temps libre et aux congés, les gens apprenaient à gérer leur budget afin de s'offrir ce temps qui concilie sport, détente et dépaysement. Les stations ont su s'adapter à cette nouvelle donne, l'anticiper même, pour développer un type de loisir "à la carte", fonctionnant à la semaine. Elles modifiaient du même coup leur

3. Le terme "chinois" désigne pour les Avalins les habitants de Val qui n'en sont pas originaires. On a dit qu'il fallait remonter à 13 générations pour être considéré comme Avalin, plus pour certains. En tous les cas, il faut du temps...

rapport au temps : durant cinq mois, les habitants sont entièrement au service des touristes, sans répit ni détente, faisant là l'essentiel des bénéfices annuels !

Aujourd'hui, les stations de ski vivent sur leurs acquis, anticipant toujours en soignant leur image. Ainsi Tignes, après quelques années du slogan "le ski, 365 jours par an", vient de choisir "Tignes, plus grand, plus blanc !", pincés à linge à l'appui ! Toute la vie des habitants est orientée vers ce but unique : contribuer au développement et au prestige de la station, en engrangeant les bénéfices. La ville-station est devenue une entreprise, gérant un budget équivalent à celui d'une ville de 80 000 habitants. Et, station olympique oblige, elle doit avoir son quota de champions. Toute la vie d'un jeune est orientée vers cet objectif : accroître toujours ses capacités sportives

pour, au mieux faire de la compétition, ou au moins, pouvoir enseigner. Difficile alors de proposer autre chose...

SAISONNIERS, OÙ ÇA SAISONNIERS ?⁴

Les stations pourtant offrent une autre facette de la vie en montagne, moins optimiste, celle d'une société fracturée, laissant de côté la part la plus jeune de sa population. Les saisonniers, huit mois durant⁵, cristallisent les difficultés et en sont les révélateurs. Ils sont issus de toutes les régions de France et d'ailleurs, et forment un "nouveau prolétariat"⁶. Voici quelques touches qui donneront de la saison une vue plus juste :

- Le saisonnier est jeune, entre 18 et 25 ans, venu d'ailleurs. Il est seul bien souvent, dé-

4. Je précise que les saisonniers dont je parle sont des jeunes débarqués sur les stations pour trouver du travail essentiellement dans l'hôtellerie ou les commerces (c'est-à-dire 60 % des saisonniers) et pas les personnels des remontées mécaniques ou les employeurs. Tout le monde vit au rythme des saisons, mais pas dans les mêmes conditions !

5. Huit mois, c'est-à-dire cinq mois l'hiver et deux à trois mois l'été.

6. Expression reprise du rapport d'Anicet Le Pors (1998), adressé au Ministère du tourisme et des loisirs.

barquant sans contacts ni relations sur place. Il lui faut trouver, en plus d'un emploi, un logement, ce qui est loin d'être une sinécure. Rien n'est fait sur une station pour sensibiliser les employeurs à la question du logement. Ceux-ci sont libres de l'assumer ou non. Les foyers de Tignes et Val accueillent chacun 150 personnes... pour 3 500 salariés ! Les autres sont logés par l'employeur, ou très souvent doivent se débrouiller seuls. Les solutions sont alors de louer un appartement à quatre, cinq ou plus. On imagine les problèmes que peut susciter une telle promiscuité. Ce copain pâtissier auquel on avait promis un appartement, a dû loger l'hiver dernier avec sa femme et son bébé dans une chambre. Le couple, après trois mois dans cette situation, craquait de toutes parts. Notre équipe, elle, avait plus de chance, qui vivait à quinze dans neuf chambres sur 120 m² !

- Le saisonnier est généralement un professionnel, c'est-à-dire un homme ou une femme formé et compétent dans son domaine. Mais sa jeunesse ne lui donne pas beaucoup d'expérience. Il vient en station pour l'acquérir, sachant qu'il trouvera aisément du travail pendant la sai-

son. La question sera plutôt pour lui de s'y maintenir, et cela se joue généralement en une demi-journée. J'ai souvenir d'un jeune cuisinier breton, arrivé directement de chez lui sur simple entretien téléphonique avec le chef, et qui fut renvoyé l'après-midi même car il ne savait pas ce qu'était "la frisée" (salade). Cela avait suffi pour provoquer la décision du chef, confortant sans doute son impression initiale.

- Le saisonnier fonctionne au téléphone portable, ce qui est le propre des itinérants. Il a cette capacité exceptionnelle de faire face à l'imprévu. Il aime faire la fête, ou sort par nécessité. La solitude en effet est plus lourde à porter en station. Alors la foule et le bruit, la musique et la danse, l'alcool "frappé" ou la barrette de "shit" sont les palliatifs d'un quotidien trop lourd à porter. Autant d'expédients qui peuvent avoir des conséquences terribles. Beaucoup s'épuisent, certains se perdent... La nuit est un lieu essentiel de socialisation. Mais souvent, elle provoque l'inverse et ne fait qu'accroître le sentiment de solitude et de désespoir. Malgré cela, on se lève le matin pour reprendre le boulot. L'organisme alors proteste, et les blessures, les "bobos", les

maladies opportunistes apparaissent, comme autant de signaux qui rappellent à un minimum d'équilibre.

• Le saisonnier, pourtant, aime la convivialité. Il ne prise rien plus qu'un petit "resto" tardivement réservé, où l'on apprécie vraiment d'être servi et considéré. Ce sont souvent les moments simples d'un partage en vérité, où l'on évoque les souvenirs récents ou les saisons passées, les absents... où l'on se réconcilie aussi. Et ces moments de pardon tout simples sont essentiels quand on vit les uns sur les autres pendant cinq mois ! Pour peu qu'on trouve à prolonger la soirée dans un lieu calme, qu'on sorte la guitare et le carnet de chants, le génépi et l'infusion, le "pétard"... Ce moment devient alors, pour le reste de la saison, un des temps forts qu'on se remémore, préparant déjà le suivant. Je me rappelle mon premier réveillon en station, avec quinze collègues dans une chambre où circulaient "pétards" et bouteilles. Réflexion de l'un d'entre eux : « *C'est super ! On est vraiment ensemble !* »... Soirée fruits de mer à 2 000 mètres d'altitude, ou soirée fondue... bourguignonne ! Autant de petits

luxes qu'il est bon de se payer collectivement quand aucun, jamais, ne sera l'invité de personne cinq mois durant !

Cette réalité des saisonniers en station offre plusieurs axes de compréhension :

Les saisonniers ne se glorifient pas particulièrement de leur statut. Je l'ai dit, ils sont jeunes, isolés et vivent dans une situation souvent précaire. Dans ce contexte, il n'y a pas de conscience collective d'être saisonnier (sauf pour les réductions en boîtes ou au cinéma !), même si celle-ci est parfois éveillée par une injustice trop grande. Alors on parle beaucoup, et parfois on trouve les ressources pour réagir, faisant jouer le réseau ou les relations. Mais l'Inspection du travail est à 125 km de là, et la première permanence syndicale à 75 km, contribuant au sentiment général qu'au-dessus de 1 500 mètres d'altitude, il n'y a pas d'État de droit ! On attend la fin de saison sans faire de bruit...

Les **préjugés** sont lourds à l'égard des saisonniers, et ceux-ci le vivent mal. Ils véhiculent tout à la fois l'image de fêtards impénitents ou d'incontrôlables marginaux. Le mot de "nuisan-

ce" à leur propos dans la bouche d'un président d'office du tourisme est significatif. Ils ne sont pas souhaités dans la station, juste tolérés, même s'il existe toujours des exceptions. Il y a un réel travail de sensibilisation des pouvoirs publics et des employeurs à opérer sur nos stations pour faire passer l'idée que le monde des saisonniers est à respecter, à aider parfois, et surtout à considérer comme un partenaire.

Les **dangers** sont réels cependant pour cette population jeune et déracinée. La solitude et la promiscuité en sont les principaux vecteurs, et les plus faibles sont broyés par la rudesse de la vie en station. Le travail en réseau d'acteurs locaux, sur différents aspects de la vie des saisonniers, peut être un ressort efficace⁷.

Mais il ne faut jamais perdre de vue qu'une bonne part des jeunes saisonniers sont là par choix. Le rythme effréné d'une saison d'hiver, la facilité pour se faire des relations, les sports de glisse... tout cela fait partie des **attraits** d'une vie où il n'y a pas que des "galères" ! C'est important de l'entendre pour n'être pas décalé au

moment d'agir. Cependant, ces attraits contribuent paradoxalement à fragiliser l'équilibre d'une vie. Travailler, faire du sport, sortir... c'est souvent inconciliable ! et pourtant...

LE VIDE ET LE TOURBILLON

Lors d'une rencontre diocésaine de la "Pastorale du tourisme et des loisirs", une Petite sœur a eu cette expression à propos de la vie en station et des saisons : « *C'est à la fois le vide et le tourbillon !* » Une autre me confiait : « *Il faut y avoir vécu un peu pour comprendre !* » Vide et tourbillon, cela caractérise assez bien cette civilisation des loisirs et du sport. Il semble qu'elle ait perdu la notion de lien social pour privilégier la proposition individuelle. Ce qui compte aujourd'hui est moins l'intérêt du plus grand nombre que le souci individuel d'être bien, la quête personnelle du bonheur. Et cette quête s'apparente souvent à une série de choix au "supermarché" des propositions

7. J'ai en tête ce groupe de travailleurs sociaux de toute la Tarentaise qui se réunissent quatre fois par an pour confronter leurs expériences et leurs réflexions sur le thème de la santé des saisonniers, pour agir ensemble dans cette direction, moyens à l'appui.

"dernier cri", à condition d'en avoir les moyens. Il s'agit là d'être le meilleur, en sachant qu'il n'y en aura pas pour tout le monde, ce qui va à l'encontre du consumérisme élémentaire. Le nouveau est la norme, et l'usure du temps est sans concession. Ce mouvement qui traverse nos sociétés occidentales est assumé depuis longtemps déjà par les stations de sport d'hiver. Même l'aventure ou les sports extrêmes sont intégrés, sans toutefois que soient supprimés totalement les risques. Quel monde alors se construit là, quel type de relations humaines ?

J'aime employer **l'image du surf** pour traduire cette vie de saison. Tout le monde "surfe" aujourd'hui, sur la neige ou la mer, dans les airs même, et aussi sur le Web ! La vie en station reflète cette réalité. En boîte ou dans les bars, à coup d'alcools forts ou de drogues douces, on "surfe" sur la vie comme on "surfe" sur la neige ! Toujours en mouvement, car c'est la condition pour trouver l'équilibre, on vit dans le superficiel, à la surface des choses. C'est à la fois le vide, car la profondeur ne colle pas à cette réalité, et le tourbillon, car il semble que le mouvement ne s'arrête jamais.

L'image de la boîte de nuit est éclairante (!). Au terme d'une soirée commencée dans un bar, déjà très arrosée, on vient "s'éclater" en boîte, dans l'espoir illusoire de faire une rencontre. Mais chacun est déjà dans son "trip", son délire intérieur qui parfois rencontre celui des autres. La musique très forte est saccadée et sans message. Elle n'autorise pas les échanges. Et la piste de danse est une addition d'individus agités et groggy, enfermés dans leurs bulles, sans communication entre elles ! Il est d'ailleurs à peine nécessaire de danser, tant la lumière saccadée des strombosopes donne cette impression de mouvement... sans même bouger !

C'est **le règne du virtuel**. Et la réalité est traversée du soupçon et relativisée, comme vidée de sa substance. Seul compte ce qui bouge. Le ressenti prend le pas sur le reçu. La sincérité l'emporte sur la vérité. La subjectivité est le critère ultime. L'héritage de la tradition est négligé au profit de l'unicité de l'instant. Et les jeunes, plus que d'autres, y sont sensibles. Comment alors s'enraciner en étant toujours capable de "surfer" ?

Si les chemins de montagne, à mesure qu'ils s'élèvent, laissent peu entrevoir la diversité de la flore, si la neige recouvre, six mois durant, toute vie végétale, il ne faut pas se leurrer : la vie est là et les pousses apparaissent aux premiers jours du dégel. Les stations en hiver, c'est pareil ! Noyée dans le tourbillon de la vie, la simple humanité est là, prête à percer la carapace des apparences. Il suffit seulement d'être un peu attentif et beaucoup disponible... J'apprends beaucoup de mes collègues, à commencer par le sens élémentaire et quotidien du mot "pardon". Et la sereine ouverture des chrétiens des stations est riche d'espérance...

QUELLE ÉGLISE DANS CE MONDE ?

La réalité des stations de montagne donne à voir, à comprendre le monde d'aujourd'hui. Décrire la vie d'aujourd'hui en montagne, c'est,

entre autres choses, se projeter dans l'avenir à l'échelle de la société. Loisirs, précarité, développement technique, marché du sport, compétition, libéralisme, statut du travail... tout concorde à décrire ce que sera la société de demain.

Cette affirmation est valable aussi pour l'Église. Longtemps vécue autour de ses prêtres⁸, elle garde comme un fardeau cet héritage, à une époque où leur nombre diminue. Sur la Haute-Tarentaise, c'est seize communautés (dont Tignes et Val) qui se restructurent aujourd'hui en secteur. Mais, si cette réorganisation ecclésiale semble pertinente en ville, elle est pleine d'interrogations en monde rural. Les communautés ont encore des difficultés à se penser sans la place centrale du curé. Comment les prêtres sont-ils formés à accompagner ce déplacement nécessaire ?

Plus grave et plus essentiel, comment l'Église porte-t-elle ici **la question de la mission et celle de la transmission** ? Toute occupée à se ré-organiser, elle s'ouvre difficilement

8. Jacques Purpan invitait l'assemblée paroissiale de Val d'Isère à passer d'une compréhension de l'Église "abricot" (un noyau autour duquel la chair est resserrée) à une Église "kiwi" (une multitude de pépins) !

à l'autre, ce qui est le propre de l'attitude missionnaire. En témoigne la manière dont elle assume la question de l'accueil et de l'accompagnement des saisonniers. Mais aussi, comment accepte-t-elle l'interpellation des générations plus jeunes, pour leur permettre de prendre le relais et assurer la transmission d'une foi chrétienne vivante ? Passé le "caté", les jeunes disparaissent dans la nature, avec la conscience tranquille d'avoir "tout fait"⁹. Ces questions donnent un éclairage sur l'Église de demain, sur celle qui doit se construire, sur les déplacements qu'elle doit réaliser.

Là comme ailleurs, il y a aussi de **belles pousses d'espérance**. En témoigne la manière dont des mamans s'organisent entre elles pour assurer les rencontres du catéchisme sur l'année, malgré la saison à venir ; ou le dynamisme de jeunes de la vallée, enthousiasmés par les JMJ, qui montent des projets ou se forment à l'animation des communautés. Mais la tradition est plus souvent un boulet à traîner qu'un tremplin pour l'avenir des générations nouvelles !

ATTENTES ET PROMESSES

L'Église et les chrétiens sont pourtant "attendus" sur des terrains très variés.

■ La convivialité :

Bien sûr, il y a la fête ! Et la vie de station y contribue. Les saisonniers aussi s'y connaissent... Et pourtant, il y a **la manière**. On s'épuise vite en soirées surfaites, où il est plus important d'apparaître que d'être. Les chrétiens ont un lieu à occuper, celui d'une présence respectueuse qui invite simplement en prenant le temps d'accueillir. Être là, écouter sans juger, accompagner le temps qu'il faut, provoquer aussi parfois... l'histoire de ce jeune couple au bord de la séparation, qui s'est récupéré parce qu'il a trouvé une oreille attentive et compétente, après une succession de relais d'amis chrétiens. Faire jouer les réseaux, c'est aussi cela, sans crainte de les ouvrir !

9. "Tout fait", c'est-à-dire baptême, communion(s !), profession de foi... cycle repris ensuite avec les enfants.

Mais il faut être vigilant pour ne pas vouloir faire entrer les gens dans les cadres et les structures. Souvent, ceux-ci sont inappropriés, incapables de s'ouvrir à l'attente la plus profonde, à peine exprimée. J'ai conscience aujourd'hui que je ne ferai sans doute jamais entrer des collègues saisonniers dans un groupe d'action catholique, ni même se réunir pour échanger. Mais je sais qu'il est simplement possible de faire une table ouverte, en accueillant largement. Et le presbytère est un outil formidable pour cette convivialité simple et forte.

De plus en plus, l'Église sera écartelée entre la nécessité d'aider à vivre ce qui existe déjà, et l'impératif de s'ouvrir à **ceux** qui vont simplement leur route sans même avoir conscience que l'Évangile peut être "une lampe"... Devant cette alternative, elle est riche d'une tradition héritée du passé, forte d'une pratique de dialogue et d'écoute, libre de la liberté du Christ des Évangiles.

■ La solidarité :

C'est banal aujourd'hui, tellement banal ! Mais sous ses deux formes, charité et jus-

tice, la solidarité est une exigence inhérente à la foi chrétienne. **La charité**, autre nom de l'amour, est un mot tellement usé aujourd'hui qu'on l'occulte. Et pourtant, il y aura toujours besoin de veilleurs de misère, dénonçant l'intolérable, accompagnant tout simplement. L'Église est forte d'une longue expérience, même elle s'y est laissée trop souvent enfermer.

La justice est toujours actuelle, quel que soit le temps. Dans le contexte des stations, à 2 000 mètres d'altitude, loin de toute structure de régulation ou de contrôle, la question de la justice est cruciale et souvent cruelle. L'Église encore peut être écoutée, entendue, si elle trouve les mots pour attirer l'attention des puissants, si elle donne la parole aux faibles. Rôle de médiation prophétique, qui passe par une solidarité concrète et quotidienne. En station, les saisonniers sont les oubliés. C'est engageant, bien plus engageant que de monter une action de Carême en direction d'une terre étrangère ! Il s'agit de rencontrer le pauvre à sa porte. Et celui-ci, jamais, ne colle à nos critères de solidarité. Il les provoque, il les déplace et les façonne... Ça aussi, il faut y être prêt !

■ La gratuité :

Nous n'avons rien à vendre ! Dans ce monde où tout s'achète, **c'est une force !** Ce dont nous sommes dépositaires, c'est le message d'amour d'un Dieu qui s'est fait petit, proche des exclus, exclu lui-même pour qu'aucun homme ne se sente exclu de l'amour de Dieu. Cela seul suffit. Témoigner d'un Dieu gratuit, qui ne réclame rien en retour, qui s'est pleinement remis entre nos mains. Mais nous ne serons capables d'en témoigner qu'en nous sachant nous-mêmes entre ses mains, en nous y remettant chaque jour.

C'est question de témoignage. Le témoignage de nos vies simplement ordinaires, mais guidées par autre chose, animées d'une flamme qui ne laisse pas indifférent... Comme m'a dit une collègue lingère à la mi-saison : « *Quand je t'ai vu la première fois, je me suis dit : Tiens, voilà un calotin !* » Simples mots qui disent des choses simples. Sans conscience ni désir de connaître notre influence, savoir seulement que l'Esprit de Dieu fait son chemin, qu'il n'a pas besoin de nous, mais qu'il compte sur nous. C'est question d'attitude... Lâcher les stratégies et les arrière-pensées pour être là, gratuitement, tout simplement...

La logique économique jusqu'où ?

par **Bruno CHAVERON**
Équipe d'Évry

**Informaticien, Bruno est marié et père
de quatre enfants.
Témoignage direct de l'absorption
de Digital par Compaq,
il en démonte le mécanisme
et nous partage ses interrogations.**

En 1998, Compaq, constructeur mondial de micro-ordinateurs, a absorbé Digital, autre grand de l'informatique. Au-delà des intérêts financiers, techniques et commerciaux, des hommes et des femmes ont été plongés au cœur d'une restructuration. Face aux problèmes sociaux et humains, l'entreprise a réagi par des moyens financiers colossaux et a obtenu un consensus et une paix sociale... mais à quel prix !

PRÉSENTATION SUCCINCTE DES 2 ENTREPRISES

Digital...

Fondé en 1957 aux États-Unis, Digital est devenu très rapidement un acteur majeur de l'informatique industrielle, grâce à une technologie de pointe basée sur les réseaux. En 1989, Digital est le deuxième constructeur mondial d'informatique avec plus de douze milliards de \$ de chiffre d'affaire, un milliard de \$ de bénéfice net et 125 000 employés à travers le monde. Technologie, force de vente directe et services après vente de qualité sont les atouts de la société. En 1990, Digital ne mise pas sur l'expansion de la micro-informatique (le PC)... C'est le début d'une période de décroissance de part de marché, d'abandon de certains secteurs et de licenciements en cascade. En 1996, Digital est le 10^e constructeur mondial...

1. Vente indirecte : vente à travers des réseaux de distributeurs externes à l'entreprise (Grandes surfaces...).

Compaq....

Fondé en 1982 aux États-Unis, Compaq est devenu rapidement le leader de la micro-informatique (PC) grâce à une stratégie de vente indirecte¹ très agressive. En 1992, Compaq est le seizième constructeur mondial ; en 1996 le cinquième, avec moins de 20 000 employés. En 1998, Compaq absorbe Digital et devient ainsi le deuxième constructeur mondial... (IBM est toujours le premier).

POURQUOI COMPAQ A-T-IL RACHETÉ DIGITAL ?

Du chiffre d'affaire aux licenciements

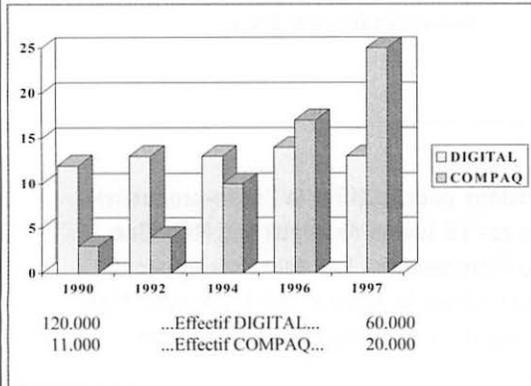
Être en position de domination de parts de marché constitue un axe prioritaire dans la guerre informatique entre les constructeurs.

Cela permet d'imposer sa technologie, ses normes et ses prix. "Le marché" préfère investir dans un "gros" dont la pérennité n'est pas remise en cause... Pour croître plus rapidement, les sociétés choisissent les fusions ou absorptions. En achetant Digital, Compaq se hisse au rang de premier constructeur mondial de micro-informatique. L'acquisi-

tion des grands clients de Digital ainsi que de son savoir-faire dans les services permet à Compaq d'accroître sa pénétration industrielle.

La confiance du marché passe également par l'augmentation de la productivité... La direction de Compaq a utilisé deux arguments pour justifier les licenciements.

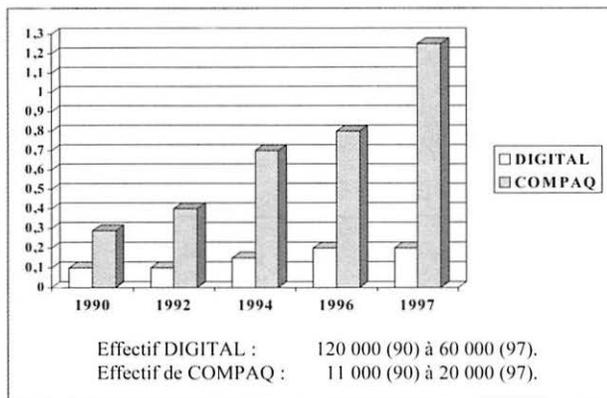
■ Évolution du chiffre d'affaire (en Milliards de \$)



Sur ce graphique, on remarque la stabilité du chiffre d'affaire de Digital entre 1990 et 1997 (autour de 13 Milliards de \$) alors que l'effectif a été divisé par deux. Dans la même période, le Chiffre d'affaire de Compaq a cru de 3 à 25 milliards de \$ (Multiplié par 8) avec à peine un doublement de ses effectifs...

On note également qu'en 1990, le chiffre d'affaire cumulé des deux sociétés (15 Milliards de \$) donnait du travail à 130 000 personnes. En 1997, le chiffre d'affaire cumulé (37 milliards de \$) ne fournissait du travail qu'à 80 000 personnes...

■ Évolution du chiffre d'affaire par employé (en Millions de \$)



Sur ce graphique, les employés de Digital paraissent peu productifs alors qu'ils ont doublé leur "productivité" en sept ans et qu'en moyenne, ils établissent un chiffre d'affaire de 0,2 million de \$ (soit un chiffre d'affaire de 1,2 millions de francs par an, par personne). Dans le même temps, la "productivité" des employés de Compaq a été multipliée par trois.

Ces deux graphiques ont été utilisés par les directions pour justifier la "sous-productivité" de Digital et donc la nécessité de licencier en cas de fusion des deux sociétés. Une analyse syndicale montre la perversité de ce type d'arguments. Les deux sociétés ont des activités non comparables. L'importance des activités de services déployées par Digital ne permet pas de mettre les "Head count"* des deux sociétés sur le même plan.

* Unité de mesure de l'effectif utilisée par les directions américaines ("nombre de têtes").

LE CAS FRANÇAIS...

Lors de la croissance exponentielle des années 80, les salaires et des promotions surréalistes paralysaient la naissance de toute activité syndicale. À partir de 1992, Digital France a subi la réduction draconienne des effectifs imposée par la maison mère américaine. De 4 000 salariés au début des années 90, nous n'étions plus que 1 880 en 1998...

Le syndicalisme n'étant pas inné, nous avons dû convaincre nos collègues, tout en combattant les plans de licenciements successifs. L'année 93 m'a permis de rassembler un noyau de quelques salariés pour créer la première section syndicale de Digital France : une section CFDT fondée le 1^{er} avril 93. Puis l'absorption par Digital de petites entreprises ayant une tradition syndicale a enrichi le paysage social. Manifestations, élections, négociations, comité d'entreprise, expert, grèves, tribunal, médias... nous avons vite appris notre "boulot" syndical...

Peu avant l'achat de Digital par Compaq, un plan de licenciement massif était dans les cartons. La démotivation des salariés était à son comble :

on attendait le plan, et le personnel espérait que le syndicat négocierait de grosses primes... L'usure, la démotivation des employés, la déconfiture de la dynamique d'entreprise étaient renforcées par une direction française sous tutelle américaine. Notre directeur des relations humaines était un américain qui ne parlait pas français et qui ne comprenait pas les lois françaises.

Les 1 880 salariés de Digital France savaient que leurs 3 milliards de Francs de Chiffre d'affaire ne pesaient pas lourd dans la balance face aux 270 salariés de Compaq France et leurs 6 milliards de Francs de Chiffre d'affaire. Compaq France annonçait sa volonté de "restructurer" Digital France, en supprimant 1 200 emplois et en rajeunissant la moyenne d'âge qui était de 42 ans. Compaq estime en effet que les salariés d'une entreprise "high-tech" doivent avoir entre 25 et 40 ans. Compaq craignait que ses 270 salariés soient "pollués" par ceux de Digital. Ces derniers demandaient à pouvoir quitter l'entreprise dans de bonnes conditions. Bref, les syndicats étaient coincés dans une logique "anti-syndicale" : la direction souhaitait se débarrasser rapidement de nombreux salariés et les salariés attendaient des conditions "motivantes" de départ.

Novembre 98 : un accord d'entreprise

La direction de Compaq France n'avait jamais vu un syndicaliste... Après de nombreux contacts informels, nous avons engagé une semaine de négociations et avons abouti à un accord signé par toutes les organisations syndicales présentes (CFDT, CGT, CFTC, CGC), la CFDT ayant la majorité absolue aux élections professionnelles.

Les principaux points de cet accord étaient les suivants :

- Diminution temporaire des effectifs à 1 400 salariés en 1999, soit une suppression de 750 emplois. Mais Compaq France s'engage à porter ses effectifs à 2 000 salariés en l'an 2000.
- Mise en place des 35 heures, sans perte de salaire, en 99.
- Convention Collective de la Métallurgie et non plus celle du commerce de gros.
- Application des accords syndicaux signés par Digital chez Compaq.
- Tout salarié dont les conditions de travail (lieu, poste, horaire, etc.) sont modifiées

pourra refuser d'intégrer Compaq et sera donc licencié. Les mesures de reclassement seront financées par l'entreprise, sans aide de l'État.

- Tout salarié refusant les conditions d'emploi de Compaq sera en Dispense de Travail pour Reclassement et Formation (DTPRF) :
 - 100 % de son temps à se reclasser – payé à 70 % – pendant au moins 12 mois ;
 - Garantie de ressources jusqu'à la retraite pour les 55 ans et plus ;
 - Cabinet d'"outplacement" pendant un an pour chaque personne ;
 - Proposition dans l'année de deux offres variables d'emploi (salaires, qualification, temps de trajet) ;
 - Formation payée par l'entreprise.
- Indemnités de licenciement conséquentes (plus d'un mois de salaire par année d'ancienneté).

Ces indemnités ne sont perçues que lorsque la personne est licenciée, c'est-à-dire que lorsqu'elle a trouvé un autre travail.
- Un équipement informatique pour chaque licencié.

Le mois de décembre 98

Jusqu'à fin décembre 98, les salariés de Digital devaient se prononcer par courrier recommandé sur leur volonté d'intégrer ou non Compaq. La prise d'effet se faisait au 1^{er} janvier 99. Décembre a donc été un mois de décisions important pour chacun. De nombreux salariés ont été déstabilisés devant l'alternative suivante : demander à être licencié et toucher le "super gros lot"... ou intégrer Compaq sur un poste de travail mal défini et passer à coté de la "super-prime". Au dépouillement des lettres, le 31 décembre, on apprenait que 1 400 salariés sur 1 880 ne seraient plus à leur poste de travail le lendemain !

1 400 salariés se sont donc retrouvés dans une procédure de licenciement. Les 480 personnes restantes, ajoutées aux 270 salariés de Compaq, ne constituaient plus qu'un effectif total de 750... Afin de respecter l'accord syndical (1 400 emplois en 1999), Compaq a donc lancé, en même temps que les 1 400 licenciements, une campagne massive pour recruter 650 personnes !

Le coût total de ce plan a dépassé 2,5 milliards de francs alors que le déficit cumulé déclaré par Digital depuis huit ans n'était que de 1,9 mil-

liards de Francs, un déficit d'ailleurs contesté par les syndicats ; l'intérêt de l'entreprise était en effet de déclarer des pertes pour rapatrier davantage de royalties à la maison mère. Les plans précédents avaient déjà coûté plusieurs milliards de francs...

DES INTERROGATIONS...

On peut légitimement s'interroger sur le sens d'un accord d'entreprise signé par toutes les organisations syndicales, aboutissant au licenciement de 1 400 personnes sur 1 880. Les moyens financiers colossaux mis en œuvre par Compaq ont permis d'acheter le licenciement... Les conditions de reclassement que les syndicats ont négocié à la hausse (Formations, DTPRF, cabinet d'"outplacement", primes, garantie de ressources...) ont finalement abouti à pousser les salariés à se porter volontaires pour leur propre licenciement... L'État, en obligeant l'entreprise à renforcer les moyens de reclassement des plus de 50 ans, a encouragé ceux-ci à se faire licencier... Finalement, les moyens financiers énormes ont permis d'acheter la paix sociale. Les slogans de Réduc-

tion du Temps de Travail, et de solidarité ont eu peu de place face aux enchères financières... l'argent est le nerf de la guerre, même sociale...

L'accord d'entreprise a permis aux uns et aux autres de "bénéficier" d'un licenciement juteux financièrement : les indemnités de licenciement, dont le montant variait de 200 000F à 3 millions de F, ne sont, en effet, pas imposables. Les syndicats ont été ovationnés pour cet accord "historique". Les ennemis déclarés du syndicalisme sont devenus des sympathisants... l'argent peut réconcilier...

Certains salariés, aveuglés par les sommes en jeu, ont perdu les pédales et se sont trouvés en situation psychologique fragile.

D'autres, dans une logique de toujours plus, ont recherché les faiblesses de l'accord pour réclamer des indemnités encore supérieures.

Un ancien directeur général de Digital (salaire mensuel : 160 000 F/mois), responsable d'un précédent licenciement de 600 salariés, a porté son cas de licenciement devant les prud'hommes : Motif licenciement abusif... Face aux juges, la direction de Compaq a préféré lui verser un dédommagement de 5 millions de francs (le directeur en réclamait 11 millions)...

L'urgence et la difficulté à recruter plus de 600 personnes en 1999 ont conduit la direction à proposer à chaque salarié restant dans l'entreprise, une prime de 10 000 Francs par nouvel embauché parrainé...

L'outil de travail a été décapité du jour au lendemain par une attitude suicidaire. Mais cela n'a pas perturbé la direction, qui se félicitait d'avoir fait avorter un conflit social potentiel. Le carnet de chèques semble donc la réponse à tous les problèmes. Les dimensions humaines, sociales, sociétales, ont été réduites à leur plus simple expression ; elles ont été balayées par des réponses purement matérielles et financières. Sommes-nous donc sur la même planète ?

QUELLES ATTITUDES PERSONNELLES... ?

Face à la réalité, il faut bien prendre ses responsabilités. En tant que délégué syndical, j'ai voulu respecter mon mandat vis-à-vis de ma

section qui avait discuté et voté les orientations. J'ai voulu respecter la dynamique du collectif et rester fidèle aux options collectives pendant les négociations avec la direction. Plusieurs fois, j'ai pu interpeller la direction générale sur les inégalités sociales, sur les exclus de notre société. La direction ayant systématiquement une réponse financière à un problème posé, comme si tout se réglait par de l'argent, j'ai cherché à déplacer le débat purement financier pour revenir à des considérations plus humaines. Finalement, j'ai réussi à introduire dans l'entreprise une association de psychothérapeutes, proposant aux salariés des espaces d'écoute et de dialogue afin de les aider à discerner leur situation personnelle face au plan de licenciement.

En même temps, pour tenter de rester fidèle à mes convictions, j'ai cherché à repérer ceux qui pouvaient être les plus fragiles. En tant que négociateur avec la direction générale, j'ai été sollicité par de nombreux salariés pour plaider leur cause personnelle. Là aussi, j'ai dû opérer un certain discernement afin d'investir le maximum pour les plus fragiles et laisser tomber ceux qui cherchaient avant tout à s'en mettre plein les poches...

Devant les sommes considérables que chaque salarié licencié allait recevoir, j'ai distribué, avec l'aide de l'association Finansol, un texte sur une utilisation solidaire de l'argent (Placement éthique, investir dans l'emploi, acte de solidarité...). Enfin, j'ai voulu créer une SCOP (Société Coopérative de Production) dans le domaine du service informatique, afin d'expérimenter une entreprise alternative conciliant l'économique et le social dans les technologies de pointe. Malheureusement, le projet n'a pu aboutir car certains collègues, impliqués dans ce projet, ont eu des propositions de travail très alléchantes et beaucoup moins risquées... Lors de l'étude de la SCOP, la direction de Compaq m'a fait rencontrer son conseiller financier personnel, un jeune consultant formé aux grandes écoles américaines. Sans même prendre connaissance de l'essence du projet, il m'a fait une démonstration de la recette pour s'enrichir très rapidement grâce à quelques artifices financiers. Celle-ci se résume simplement dans cette règle d'or : "Rémunérer le capital et surtout pas le travail...". En sortant du bureau, je me demandais si je n'avais pas vu le diable...

QUELLE MISSION ?

Quel type d'homme construisons-nous ? Compaq est le type même de société servant de modèle économique à la mondialisation, dans un monde où l'argent devient le seul régulateur de la dimension économique, sociale, humaine. Comment ouvrir les portes de l'entreprise à des réalités humaines différentes et la questionner sur ses finalités ? L'Évangile est loin de ce monde... ! Comment l'incarner dans ce milieu qui ne l'attend pas forcément ?

En tant que membre de Galilée et en équipe Mission de France, je discerne depuis plusieurs années une mission à vivre dans ce milieu informatique. Certes, je suis loin des plus défavorisés mais mon métier d'informaticien me permet d'être en relation et d'interpeller les salariés de ce secteur sur notre manière de faire société. La création de la section syndicale, l'animation du collectif, le dialogue avec les autres syndiqués du secteur informatique, mon engagement associatif hors de l'entreprise, ont été pour moi un chemin de solidarité avec les plus pauvres.

Je reste perplexe quant à l'efficacité de cet engagement... Certains de mes collègues prennent plaisir à me surnommer "Mère Térésa" en me renvoyant une certaine image de naïveté et de "bonne poire". Ne serait-il pas plus simple de faire un véritable métier social où l'engagement auprès du plus pauvre se fait dans le quotidien, plus radicalement et de manière plus lisible ?

Il y a un an, j'ai eu la chance d'étudier à l'Université l'insertion par l'économie et de participer à la création d'une structure dont la vocation est de "réinsérer par l'économie" les exclus des quartiers. Le décalage entre ceux qui se battent pour donner une dignité aux plus faibles et les tenants de l'économie créatrice d'exclusion me paraît grandir de plus en plus. Les privilégiés se déresponsabilisent de cet enjeu humain. Aujourd'hui, je sens la nécessité de créer des passerelles afin que chacun puisse d'une part, recevoir sa part de gâteau et d'autre part, se "coltiner" les difficultés et les enjeux sociaux de notre société.

Il faut accepter avec humilité ses faiblesses, sa propre inefficacité et les remises en question. L'équipe reste pour moi un lieu privilégié de discernement, d'interpellation et de relecture de notre

vocation missionnaire. Nous nous savons reliés à toutes celles et à tous ceux qui sont, comme nous, sur le même chemin. Nos balbutiements alimentent notre recherche commune. Les témoignages de nos anciens sont pour moi porteur d'espérance : n'ayons pas peur... on continue...

L'Évangile me donne envie de crier une autre façon de vivre notre humanité... Dieu s'est fait homme et l'homme est à l'image de Dieu... Une économie qui asservit l'homme et le détourne de son humanité ne peut qu'être l'œuvre du Mal...

Regards d'un Égyptien à Paris

par Farag NOUREDDINE
jeune universitaire égyptien

Farag Nouredine est maître-assistant au département de français de la faculté de pédagogie de Suez, en Égypte, où il a travaillé avec Christophe Roucou. Son pays lui a accordé une bourse de quatre ans pour faire son doctorat à la Sorbonne. Il livre ici quelques impressions d'un égyptien à Paris.

Je viens d'un autre pays, l'Égypte, d'une autre culture, arabo-musulmane, et je vis en France pour quelques années. C'est à partir de l'échange avec l'autre que je peux le connaître et que je peux me connaître moi-même. La manière dont il me voit, l'image qu'il me renvoie de moi-même est indispensable pour moi. D'un autre côté, moi comme autre que vous, je vois des choses qui m'étonnent et m'interrogent sur votre civilisation.

Partant de là, j'essaierai de donner dans les lignes suivantes mon témoignage sur certains aspects de la société française. Elle appartient à la civilisation occidentale dite développée, très différente de la mienne qui, elle, appartient à l'Orient et au Tiers-Monde. En fait, j'ai eu la chance d'avoir une double culture : la culture arabo-musulmane, en étant égyptien et musulman, et la culture française par le fait que j'ai choisi la langue et la civilisation françaises comme carrière.

Tout résident étranger dans un pays autre que le sien peut facilement observer des différences (positives ou négatives) entre son pays d'origine et le pays où il effectue une visite. Plus la période de son séjour se prolonge, plus ses observations et remarques s'approfondissent. Ce n'est pas la première fois que je viens en France, j'y suis déjà venu trois fois. Cette fois-ci, la quatrième, se distingue par sa longueur (je suis à Paris depuis plus d'un an), et par le fait que je me sens libre et que je me débrouille seul, sans guide touristique français ni accompagnateur égyptien. Je ne suis plus le jeune étudiant que Paris, la ville-lumière, a beaucoup ébloui par son charme lors de ses

premiers séjours. Cet article ne peut suffire pour présenter tout ce que j'ai pu voir ou observer. Permettez-moi de ne retenir que quelques observations faites à partir de votre devise : "Liberté, égalité, fraternité". Cette devise garde-t-elle sa signification et sa valeur au seuil du XXI^e siècle ?

► LIBERTÉ

Personne ne peut nier qu'en France, pays démocratique, les partis politiques, les médias, les différentes institutions exercent librement leurs activités sans aucune contrainte de l'État. Les manifestations fréquentes qui ont lieu un peu partout en France montrent que tout Français ou non a le droit de s'exprimer librement et de présenter son point de vue, sans toutefois porter atteinte aux intérêts publics. De ce fait, la France est un exemple à suivre.

Comment parler de liberté sans parler de la liberté individuelle, dont la définition change d'une personne à l'autre. Est-il vrai qu'en Occident liberté égale impudeur et libertinage ?

Trois situations m'ont beaucoup choqué. La première est celle des adolescents de 13 à 20 ans qui ne s'intéressent qu'à répondre à leur désir. Les jardins publics, aménagés pour que chacun trouve repos et tranquillité, sont devenus le lieu principal des rencontres amoureuses des adolescents et adolescentes, loin du contrôle de la famille mais sous les yeux de la société. On assiste aux mêmes scènes dans les bibliothèques universitaires ! Le deuxième exemple est celui de certaines émissions de télévision. Je viens de regarder une émission sur la pudeur. Il s'agissait de personnes se disant naturistes ou nudistes, vivant et se déplaçant nus ou presque. Eux disent qu'ils se sentent bien ainsi, plus transparents dans leurs rapports aux autres, et ne choquant personne en vivant déshabillés. Parmi eux, il y avait un prêtre. Je trouve cela très choquant parce qu'aucune religion n'encourage la nudité et qu'un corps nu provoque le péché. Le troisième exemple, aussi choquant pour moi que les précédents, est celui des gens qui réclament le "Pacs", qui sera mis en application à partir de janvier 2000. Cette loi sera, à mon avis, une des causes de la destruction de la famille fran-

çaise. Peut-on accepter que deux personnes du même sexe fassent un contrat de vie ensemble ? Quelle religion leur permet de le faire ? Comment peut-on leur permettre l'adoption d'un bébé en vue de former une famille ? De quelle famille s'agit-il ? Toutes ces situations sont, me semble-t-il, des cas extrêmes parce qu'elles s'éloignent plus ou moins de la normale.

► EGALITÉ

Peut-on dire qu'en France tous les gens sont égaux, abstraction faite de leur race, leur origine, leur religion ? C'est vrai que la loi ne fait pas de distinction entre les gens. Tout délinquant, français ou non, riche ou pauvre, doit comparaître devant le tribunal et, en cas de condamnation, recevoir la peine appropriée. Les affaires (ex-préfet de Corse ou MNEF) qui se déroulent actuellement montrent que personne n'est au-dessus de la loi. Mais peut-on parler d'égalité dans une société où l'on sent le racisme ? Il suffit de ne pas

avoir les traits d'un occidental pour être maltraité (notamment dans les bureaux administratifs), fouillé ou arrêté par la police. Dans la société française, les fonctions de cadres ou les bonnes professions semblent réservées aux Français tandis que les petits boulots sont souvent tenus par des Français d'origine étrangère. Autre exemple, les cités HLM, conçues à l'origine pour des raisons louables, sont devenues comme une bombe à retardement pour la société française actuelle. La plupart de leurs habitants sont des Français au chômage ou immigrés. Dans l'un comme dans l'autre cas, les gens se sentent négligés par une société qui, pour se débarrasser d'eux, les a entassés dans des cités, sans loisirs. Ces cités deviennent alors des pépinières d'où sortent, en grand nombre, des jeunes délinquants et où dominant vol, drogue et violence.

► FRATERNITÉ

Je dois avouer que j'ai été très touché par la solidarité des français vis-à-vis des Kosovars. Les Français se sont montrés sensi-

bles et solidaires. Les milliers de tonnes de dons envoyées aux réfugiés musulmans du Kosovo montrent que le peuple français soutient n'importe quelle population sinistrée, abstraction faite de sa race ou de sa religion.

Mais j'ai été très attristé lorsqu'à la télévision j'ai vu deux femmes faire le récit de leur agression dans le métro. Elles avaient eu leurs sacs volés et avaient été blessées à l'arme blanche. Une telle scène peut arriver dans n'importe quelle autre grande ville du monde. Mais ce qui est incroyable pour moi, c'est ce que cela s'était produit devant des usagers du métro sans qu'aucun d'eux n'intervienne.

Avant de venir en France, j'avais entendu parler de l'immigration vers l'Europe où la vie est prospère et moderne, sans m'intéresser beaucoup à cela. Mais, une fois en France, le grand nombre d'immigrés m'a étonné. Comme tous les pays développés, la France attire un nombre croissant d'immigrés venant des pays pauvres à la recherche d'un travail même médiocre. Ces gens par tous les moyens, légaux ou non, réussissent à franchir les frontières de l'Hexagone. Une fois sur le territoire français, ils se sentent humiliés, méprisés et

maltraités par les racistes. Ces derniers ne comprennent pas le sens de la fraternité et disent que ces immigrés sont une des causes du chômage en France, donc qu'ils doivent partir. De leur côté les travailleurs clandestins cherchent à être respectés, régularisés et bien souvent ils ne voient qu'un seul moyen : le mariage blanc, système indirect de corruption, toléré par la société française. Cette société semble rongée ou en voie de disparition parce

que les jeunes filles françaises ne cherchent pas à se marier et celles qui se marient ne pensent pas à avoir d'enfants.

Ce ne sont que quelques observations, celles qui me viennent à l'esprit au moment où j'écris ces lignes. Elles vous sembleront peut-être fausses parfois, mais elles n'expriment que mon point de vue, celui d'un étudiant égyptien vivant à Paris.

Occident où vas-tu ?

par M^{re} Youhanna GOLTA

Youhanna Golta est évêque auxiliaire du Patriarche des Coptes catholiques, en Égypte. Il vit toujours dans la petite paroisse d'un quartier populaire du centre du Caire dont il était curé. Depuis de nombreuses années, il est un ami et un interlocuteur de la Mission de France.

✈ DU CAIRE À PARIS : REGARDS

Du Caire (Égypte) à Paris, quatre heures et quelques minutes, par avion. Avant de traverser la Méditerranée, on passe au-dessus d'un désert, vide, silencieux, depuis tant de siècles. Quelquefois par la petite fenêtre de l'avion, on peut voir les Pyramides, comme une légende historique vivante depuis cinq mille ans. Après, on passe au-dessus du delta du Nil : quelle terre fertile entourée d'un désert immense ! Au-des-

sus de la mer, je sens que l'on quitte l'histoire ancienne, l'écho de l'éternité, les souvenirs des grands-pères du désert, le secret inconnu de la sérénité de la vallée du Nil. Oui ! C'est ici le berceau du "Monophysisme" de la foi en un seul Créateur. C'est là que l'homme a découvert la vraie relation entre le ciel éternel et la terre temporelle, entre Dieu, le seul, l'unique, le grand, le saint, selon la prière d'Akhenaton, le mari de Néfertiti ; c'est là, en Égypte, que Moïse a été éduqué dans la sagesse des Égyptiens, selon la parole de la Bible ; c'est là que presque tous les philosophes grecs (Aristote, Platon, Hérodote...) ont touché la lumière de la raison ; c'est là encore que la Sainte Famille a trouvé la paix, selon nos traditions et l'évangile de Matthieu.

En me rappelant toute cette histoire ancienne, je me dis que ce n'est pas en vain que l'humanité a cherché son destin, le sens de son existence. Elle le cherche toujours. Pourquoi, aujourd'hui, voit-on l'Occident fatigué et moins sûr de son avenir ?

Après la traversée de la mer, on est au-dessus des Alpes, la neige y couronne ces montagnes, neige que l'on ne voit pas, chez

nous, en Égypte ; la verdure, splendide, apparaît comme si on voyait une autre planète. On descend à l'aéroport d'Orly ou à Charles de Gaulle ! Vite on aperçoit un monde sérieux, peut-être mélancolique, très organisé, des gens blonds, une beauté différente, une autre langue, très peu de sourires. Tout le monde est pressé, comme si les gens avaient peur, ou comme s'ils cherchaient quelque chose qu'ils ne trouvent pas. Très peu d'enfants, à la différence de chez nous, et même ces enfants ne crient pas comme les nôtres, le sourire est rare, c'est un monde très sérieux. Les hommes sont plus élégants mais les jeunes sont habillés à l'américaine, les femmes mettent peu d'habits, surtout en été, et mettent trop de parfums. Le coin pour la prière ne semble pas exister à l'aéroport européen ; ils n'en ont pas besoin ou ils n'ont pas le temps de prier, ou peut-être encore la prière est démodée. Pourquoi prier ? L'Occident possède tout, la richesse, la science, la force nucléaire, la démocratie... Quelle civilisation merveilleuse ! Quelle grandeur dans la science ! Quelle richesse matérielle ! Quelle beauté dans cette liberté qui guide les pas de l'Occident !

Trois choses pour moi oriental, très jaloux, me marquent en visitant l'Europe. Je rêve qu'un jour l'Orient les possède sans perdre son identité.

✈ QUELLE LIBERTÉ ?

La liberté de la raison, de réfléchir, de critiquer, d'analyser, de casser les "tabous". En Orient, le courage ne nous manque pas, mais des traditions nous comblent, nous vivons au Moyen-Âge, bien que nous utilisions la science moderne. L'Occident peut importer par milliers la main-d'œuvre du tiers-monde à bon prix ; alors, il n'a plus besoin de Dieu, ni de la prière, il a découvert que la vie spirituelle est une consolation pour les pauvres et pour les faibles. Oh ! que l'Occident est beau, riche, fort, très actif, très ambitieux ; mais il me semble toujours insatisfait, malgré la liberté annoncée, malgré la victoire de la science, malgré le plaisir de vivre, malgré la chute de l'autorité de l'esprit, l'absence de la métaphysique, le manque de poésie, malgré tout. L'Occident a peur de l'avenir ? Ah, une question importante !

Chez nous, il est interdit d'analyser tout ce qui est religieux, tout ce qui touche au "sexe", tout ce qui touche à l'histoire, la véritable histoire, pendant qu'en Occident, tout est permis, même être athée, même les relations libres entre femme et homme, même critiquer la politique...

Occident ! tu es grand, tu es fort, tu avances, tu découvres la nature, l'espace, parce que tu es libre.

On ne peut pas oublier le prix très cher que l'Occident a payé pour obtenir cette liberté, des martyrs sur tous les plans, des savants, des écrivains, des missionnaires, hommes et femmes, à travers les siècles. Depuis la fin du Moyen-Âge en Europe, et le début de la Renaissance, l'Occident n'a pas cessé de lutter, même de faire la guerre et les révolutions pour gagner sa liberté :

- liberté de raison ;
- liberté d'âme et de conscience ;
- liberté de corps.

Maintenant, nous sommes à l'aube d'un nouveau siècle. L'Occident, pourra-t-il garder cette "perle" qu'est la liberté, qu'est l'esprit de l'univers, qu'est l'énergie de la vie ?

À mon avis, la victoire de la liberté, le progrès sans cesse continu sur le plan matériel, la société de consommation et de production, tout cela a fait disparaître de la conscience occidentale, bien des choses fondamentales pour l'homme et pour la vie.

L'Occident a oublié la source de sa civilisation

Le point de départ vers la liberté, ce sont toutes ces forces inspirées par une personne, venue un jour dans l'histoire humaine et déclarant qu'elle est le "fils de Dieu", le Verbe incarné. Par sa vie, son modèle, ses paroles très simples, il a posé la base de la vraie liberté : il a vécu absolument libre et maître de toute révolution ; il a libéré la raison de tout ce qui la comblait et l'écrasait, il a libéré l'âme des religions fausses, il a libéré la volonté de l'être humain. L'homme – pour le Christ – n'est pas l'esclave de Dieu, il est l'aimé de son Créateur. L'homme n'est pas au service de la religion, mais c'est la religion qui est au service de l'homme. Le Christ n'a pas fondé une religion mais il a fondé une

Église, servitante de l'humanité ; il n'a pas laissé la constitution d'un État, une théologie, une philosophie, ni même un plan politique ou économique. Mais le Christ a libéré l'âme, la conscience, la volonté en donnant l'exemple vécu, en annonçant "l'amour", seule condition pour être "humain", en donnant la parabole du Samaritain pour fonder une "seule famille humaine", en refusant de juger l'autre.

Par sa vie, par sa mort, par sa résurrection, le Christ a libéré "l'être humain". On a compris par lui que pour avancer, il faut faire un effort et marcher ; pour changer le monde, comme il l'a fait, il faut se sacrifier et faire le bien, il faut se donner sans cesse... Mais la civilisation de l'Occident a déformé le sens de la liberté qu'a donnée le Christ. Ce qu'on voit à l'aurore du XXI^e siècle, ce n'est plus la liberté de la raison ou de l'âme, ou de la conscience, c'est le désordre moral, c'est une civilisation "du plaisir à la minute", c'est la civilisation du suicide en douceur. Le "plaisir sexuel" est devenu le "roi" de la civilisation moderne et malheureusement, ce roi gagne de plus en plus de terrain, comme si la

planète humaine vivait son âge "de raison". L'histoire humaine est fidèle, elle nous dit que cette liberté fautive a détruit des civilisations anciennes : romaine, arabe, perse... Le corps humain est le plus grand mystère de cet univers, c'est le temple sacré de l'âme, mais ce corps, beau et mystérieux, est déformé par la civilisation occidentale qui a fait de lui un outil et un esclave du plaisir. L'être humain a perdu son équilibre. Celui-ci a oublié qu'il est âme et corps, une personne, et comme le corps a ses besoins, l'âme aussi a ses besoins. Pour être vraiment libre, il faut libérer le corps en même temps que l'âme, mais l'Occident sacrifie l'âme pour faire plaisir au corps, et tue l'existence réelle de l'âme. C'est là, à mon avis, une cause de la tragédie occidentale.

✈ QUEL PROGRÈS SCIENTIFIQUE ?

La planète humaine est devenue une grande ville, quelle merveille ! Grâce à la science, on a créé un nouveau monde sans distances et plein de force. On voit un nouvel

être humain très proche de l'autre. Le monde entier parle des droits de l'homme, de lutte contre le racisme et de terrorisme. L'Occident est le maître de la démocratie, le grand défenseur de la justice. Nous en sommes au début : il faut continuer à lutter contre la faim, les maladies. Un nouveau système de vie est inventé, la technologie joue un rôle de plus en plus important. J'apprécie beaucoup le succès de l'intelligence occidentale.

Je peux crier à haute voix : vive la science qui m'a permis de traverser la mer en quelques heures, en méditant la beauté splendide de la nature au-dessus des nuages, proche du soleil et proche de la lune, plus haut que toutes les montagnes... Un jour, un être humain comme moi a mis les pieds sur la lune et un jour l'espace sera au service de l'humanité. Vive la science ! Parce qu'elle donne l'espoir à tous les malades, le soin aux handicapés, le respect pour les vieillards. J'espère que le prochain siècle sera encore meilleur ; je suis très optimiste.

Mais d'un autre côté, une question me revient souvent ! La science a changé le système de la vie quotidienne et sociale, mais la

science n'a pas changé la vie "en elle-même". Elle n'a pas donné à la vie un peu plus de charité entre les vivants, ni même un peu plus de paix ; la science n'a pas amélioré la qualité des relations humaines. Puis-je dire que la science a changé la matière, mais n'a pas touché le monde spirituel et intérieur ?

La vie quotidienne avec le progrès de la science est devenue un mécanisme, trop machinal, artificiel. Beaucoup de sentiments nobles qui étaient une nourriture de l'esprit sont tombés, sont perdus. J'admire la verdure de la nature en Occident, les fleurs, les arbres, les oiseaux, mais je sens que l'être humain en Occident vit dans un désert intérieur, sur le plan personnel, familial et social. En Occident, l'homme est devenu un être au service du progrès scientifique, et non l'inverse. Ce n'est pas seulement Pascal qui a dit : « *L'homme passe infiniment l'homme* », mais l'histoire humaine l'a toujours prouvé. L'expérience spirituelle de beaucoup de témoins l'assure ; les grandes âmes, les grandes personnalités de toute nation nous le répètent.

Pourquoi ce vide d'humanité ?

Dans le tiers monde, on se demande pourquoi, malgré la victoire de la science, la richesse matérielle en Occident, il y a tant de suicides, tant de malades psychologiques, tant de misères spirituelles, tant de divorces, d'enfants négligés. Pourquoi ce vide "humain" augmente-t-il en Occident, jusqu'au point où beaucoup ne trouvent pas de sens, de but à cette vie ? Peut-être, je dis peut-être, parce que l'Occident a mathématisé toute la vie de l'homme. Ainsi l'amour, par exemple, a perdu sa force romantique ; il est devenu un désir mêlé d'argent, d'intérêt. Peut-être encore parce que l'Occident a laissé tomber le sens "surnaturel" de l'homme et de la vie. Bien qu'on soit sûr et certain par la science que rien ne va au néant, le mot néant n'existe ni dans la science ni dans la philosophie ; au contraire on est sûr que chaque "chose", chaque événement, a un sens éternel et un sens spirituel. On peut dire que l'Occident a grandi sur le plan scientifique mais qu'il a diminué sur le plan spirituel ; il a oublié que si le corps est une valeur, l'âme aussi est une valeur réelle, et que c'est par les deux que la vie est une vie.

— QUELLE VIE ?

L'Occident aime la vie. Vraiment, je suis très jaloux de voir ce grand respect envers la vie de l'être humain, envers la nature et même envers la vie de l'animal. Toute science est au service de la vie, tout progrès. Bravo à l'Occident ! Chaque fois que je passe en Europe, je découvre des choses neuves au service de la vie et au service des citoyens ; la science comme la politique, l'économie comme les études sociales, sont au service de la vie... On peut dire que l'Occident anime la vie... Mais une question doit être posée : Qu'est-ce que la vie pour la majorité en Occident ? Manger, boire, fumer, faire l'amour, apprendre les langues, faire le tour du monde, passer des vacances, découvrir la technologie, tout cela est merveilleux, humain et chrétien, mais tout cela n'est pas suffisant pour l'être humain.

Tout cela ne peut pas remplacer la perte du vrai amour perdu entre l'homme et la femme, et le sentiment divin de la tendresse de la famille, déchirée en Occident...

Tout cela ne peut pas remplacer le sourire d'une maman pour ses enfants ni remplacer

la tendresse d'un papa pour ses fils. Tout cela ne peut remplacer la charité absente entre frères et sœurs.

Je me rappelle une phrase de Bonaparte : « *Le plus beau cousin, ce sont les bras de ma mère !* » Où est le sourire enfantin, très profond et impressionnant des grands-parents ? Où est la solidarité d'un couple pour construire ensemble une famille ? Où est la beauté du partage ? Jean-Paul Sartre a dit un grand mensonge : « *L'enfer, c'est les autres.* » Cette parole est contre la vérité ; l'enfer c'est l'égoïsme, l'isolement. Est-ce que la civilisation américaine du sandwich a pu vaincre l'Europe ? Est-elle sur le point de vaincre le monde entier ? Cette civilisation a tout transformé en sandwich ou "take away" : le mariage, les relations sociales, les études, etc.. Le Christ avait tout à fait raison quand il disait à la Samaritaine : « *Celui qui boit de cette eau aura toujours soif.* » (Jn 4). C'est pourquoi, malgré tous les progrès, l'être humain a soif, parce que la vie dans la civilisation moderne est devenue une course pour posséder et non pour donner, pour prendre et non pour sacrifier, pour le "moi" et non pas pour le "nous".

Pour un occidental, vivre c'est être riche, fort, consommer, pendant que la vérité crie au fond de chaque être humain : non, non, la vraie vie, c'est donner, c'est partager, c'est se sacrifier. Une grande source de bonheur est dans le don de soi.

En Occident, il y a une crise de vocations, parce que le sens du sacrifice pour le monde est perdu, parce que le sens du mystère de la rédemption est bien loin de la psychologie moderne, bien que nous soyons tous convaincus qu'aucun progrès ne se fait sans victimes, sans champions, sans sacrifices. Si le monde a besoin de savants et de spécialistes, il a tout autant besoin de gens honnêtes et de saints.

✈ CONCLUSION : L'OCCIDENT SANS LE CHRIST ?

Dans une de mes conférences à la section philosophique de l'Université du Caire, un étudiant barbu m'a posé cette question : « *Au prochain siècle, quelle religion sera la première dans le monde, quelle religion gagnera le plus de terrain ?* » Ma réponse a été très simple : Ce

sera la religion qui donnera au monde la paix, qui donnera à l'être humain son sens divin, qui donnera à la société la charité, la justice, l'égalité ; la religion qui essayera de résoudre les problèmes de l'humanité... C'est elle la religion de l'avenir. Alors, je pose une question à l'Occident : *Pouvons-nous imaginer l'Europe sans le Christianisme ? sans le Christ ? sans l'Évangile ?*

L'Occident a déjà commencé à être déchristianisé ! L'Europe, le Canada et même l'Amérique ! Cela nous fait peur. Je dis tout simplement : Si l'Occident chasse le Christ, l'Occident perdra la source de la liberté, le sens de la vie, la dignité de l'être humain. Mais, pour moi, c'est impossible d'imaginer l'Occident sans le Christ, sans l'Évangile. Pourquoi ? Le Christ est déjà là, parmi des millions de croyants qui vivent une renaissance évangélique. Il est là parmi des saints, des martyrs, des familles croyantes, des jeunes profondément chrétiens.

Le Christ restera toujours en Occident parce qu'il est la lumière du monde. L'Occident a connu cette lumière, il n'ira jamais aux ténèbres.



Nous espérons, nous...

par Alain LE NÉGRATE

prêtre de la Mission de France

Chercheur spécialisé dans les réseaux informatiques, Alain vit depuis longtemps en banlieue : Gennevilliers, Villetaneuse et maintenant Drancy, où il vient d'être envoyé pour former, avec d'autres, une équipe au service du diocèse de Saint-Denis.

Au pied des cités, les jeunes de banlieue qui forment comme la vitrine qu'on ne voudrait pas voir ont quelque chose à dire. Si on entre en conversation avec eux ou si on les observe ou si on achète les albums de rap qu'ils produisent, on peut déceler beaucoup de signes d'une décomposition de nos sociétés. Ils sont obsédés par le gain d'argent facile. Ils parlent beaucoup de sexe mais accèdent difficilement à de belles



histoires d'amour, moins encore à la fondation d'une famille, leur horizon lointain. La religion aussi les marque et le domaine religieux n'a pour eux que deux entrées : les interdits et la supériorité de l'Islam sur toute autre tradition. Ils sont aussi grisés par la technique, surtout les motos et les automobiles, et également par ce qu'ils comprennent du pouvoir des chercheurs sur le destin des sociétés. C'est caricatural, mais cela nous donne un sommaire quasiment exploitable pour traiter de questions essentielles touchant l'état de notre moment de civilisation occidentale, ce moment particulier qu'on appelle un peu faiblement crise. Le développement de comportements antisociaux aux sources des violences dans nos sociétés, la fin du modèle familial et l'éclatement de la famille, la perte de confiance dans les responsables ou les autorités – politiques et autres – et enfin la faiblesse structurelle de l'éthique à bien des niveaux ; cette litanie tellement entendue prend un relief particulier si on l'entend sur fond de conflits culturels ou de choc de civili-

sations, selon la théorie de Samuel Huntington¹.

1 - ÉTHIQUE ET INDIVIDUALISME

« *Je n'y connais rien et, de toute façon, je ne crois à rien* » disait il y a peu un ami étudiant lors d'une conversation sur l'histoire biblique. Connaissant un peu avec quel brio ce jeune homme avance dans son cursus universitaire, partageant son temps d'activités de loisirs, de musique, de nature avec ses recherches pointues en biologie, ce "rien" a longtemps résonné à mes oreilles. Une fin de non recevoir plutôt qu'un nihilisme structuré et pensé. Le fond n'est pas vide ; il y a place sûrement pour la quête amoureuse, pour une légitime recherche d'avenir personnel, y compris en gardant de fortes amitiés nouées au hasard des petits boulots au MacDo. On pourrait même parler de solidarité mais il serait déplacé de parler d'espérance dans ce cas

1. Samuel P. Huntington. *Le choc des civilisations*. Odile Jacob, 1997 (1996 pour l'édition originale américaine).

comme dans tant d'autres, tellement l'on sent bien que ce terme qui nous est cher est déjà chrétien. Le mot d'espérance voisine dans nos jargons avec le terme de sens, de quête et encore d'eschatologie, mais il n'a pas tellement de pertinence dans nos rues. S'il y a éthique personnelle, elle est liée aux rapports immédiats avec les parents, elle reste floue, tient du bricolage en vue de frayer un chemin sans horizon très éloigné. Tant qu'il n'y a pas eu de catastrophe, on reste très loin des notions qui nous sont si familières telles que notre responsabilité personnelle et collective, notre partie liée avec le mal (ou le péché) et le pardon créateur ou la grâce... L'éthique se réfère à un bien commun, or l'individualisme a quelque peu noyé ce concept. Reste donc à trouver un terrain pour échanger sur notre commune appartenance non pas à une civilisation mais à l'humanité ; ça peut être le terrain de l'anthropologie. Selon ce qu'avait déjà compris Simone Weil en lisant les Évangiles non comme une théorie de Dieu (théologie) mais une

théorie sur l'être humain (anthropologie). Je dis "être humain" non pas "homme païen", car ce serait manifester un désir de convaincre. Ce serait surtout faire trop peu de cas de la psychologie contemporaine de l'homme aréligieux. Il existe bien, il a une consistance et son autonomie n'est pas soupçonnable.

Dans un document préparatoire à la Lettre aux Catholiques, les évêques de France discernent des éléments positifs dans l'individualisme contemporain². C'est vrai en partie, d'autant que l'individualisme est une production de la tradition chrétienne la plus attestée. Depuis les débuts du christianisme « *la foi ou la conversion n'est pas et ne peut pas être une décision collective. Elle s'appuie nécessairement sur une relation directe à Dieu... Le siège de la décision éthique est dorénavant l'individu et non plus le commandement communautaire, la loi des cités ou l'autorité impériale.* »³ Et pourtant l'individualisme poussé à son paroxysme fait des ravages. Recréer du lien social est devenu le thème ras-

2. Conférence des évêques de France. *Proposer la foi dans l'Église et la société actuelle* (document 1) Le cerf, 1994, pp. 64-65.

3. Jean-Claude Guillebaud. *La refondation du monde*. Le Seuil, 1999. Cf. le chapitre 7 : Le "moi" en quête de "nous", pp. 213-244.



sembleur dans une société quand les échanges entre individus sont trop réduits. Parmi les menaces engendrées par la dé-socialisation, il y a aussi la prolifération des "sauvageons". Les bandes dans les quartiers dits difficiles constituent sur le court terme des tribus dans lesquelles chaque individu trouve une reconnaissance identitaire mais perd une bonne part de sa qualité de personne. Cela est perceptible au profane s'il écoute quelques chansons de rap. Les auteurs sont globalement des jeunes de milieux en marge des systèmes scolaires et de la réussite sociale. Ils dénoncent violence et misère mais n'envisagent que l'enrichissement personnel, par la vente des albums par exemple. Et au passage le culte de la personnalité prend le relais de l'affirmation identitaire et territoriale de ceux qui se disent victimes de toutes les institutions. Simplement avec des mots et de la voix: on est dans le mirage et cette édification imaginaire ne construit encore rien.

*« Le nous est constitutif du moi, voilà la vérité... L'individu émancipé de la culture occidentale se trouve engagé, bon gré mal gré, dans ce réapprentissage de l'autre que l'individualisme lui avait désappris. Si le "moi" est aujourd'hui en quête de "nous", c'est pour se retrouver lui-même. Là se trouve sans aucun doute la bonne nouvelle et peut se réamorcer la refondation ».*⁴

2 - QUELQUES RESSORTS D'HUMANITÉ

Quand on cherche à distinguer l'animal humain du chimpanzé en biologie animale, on trouve la faculté de pédagogie. La pédagogie permet à l'être humain de se mettre à la place de l'autre et de lui prêter des intentions, en vue d'une transmission de connaissance⁵. Mais il serait dommage de ne chercher que du côté des sciences dures la vérité entière sur la

4. Ibid. p. 243.

5. David Premack & Ann James Premack. *Why animals have neither culture nor history*. Companion Encyclopedia of Anthropology. Éd. T. Ingold, Routledge, 1994, ch. 13.

machine humaine. On peut montrer expérimentalement que les aptitudes au comportement moral et social ont leur siège dans la zone du cortex préfrontal⁶. Mais *quid* des raisons de vivre ? N'est-il pas venu le temps d'en finir avec la soumission de toute réflexion à la pensée des "experts" qui savent ? Il faudra encore longtemps pour trouver une réponse à la question qui met le neurobiologiste au pied du mur : « *Comment l'homme neuronal peut être un sujet moral ?* »⁷ Et ce n'est pas faire offense à la raison que de renoncer à jeter aveuglément sa confiance dans les seules sciences expérimentales, tout simplement parce que l'expérience humaine déborde largement ce cadre⁸. Il y a des expériences humaines limites qui rejoignent directement ce que nous avons appris par la tradition judéo-chrétienne et qui disent bien qu'il existe des facultés humaines de résistan-

ce étonnantes et rarement explorées. « *Le malheur n'est jamais pur, pas plus que le bonheur* » dit le psychiatre B. Cyrulnik⁹. Jamais... Il y a donc possibilité de renouveau pour le peuple juif si dynamique, après la Shoah. Il y a possibilité pour des enfants battus, abandonnés, d'accéder au bonheur de tout le monde, même si c'est dans un combat. Aux pires moments des massacres au Rwanda, on nous a rapporté des récits de femmes revenues de l'enfer, capables d'être mères pour des enfants orphelins et d'autres miracles encore.

Dans le projet nazi, Simone Weil diagnostiquait la maladie de l'âme moderne. Les camps nazis et les goulags ont été deux grands drames ayant hypothéqué lourdement notre fin de siècle. Des petites voix sont venues de là nous apprendre qu'il y eut des résistances miraculeuses à la barbarie. On peut en citer tout juste deux : Etty Hillesum brûlée à Aus-

6. Steven W. Anderson, Antonio Damasio et al. "Impairment of social and moral behavior related to early damage in human prefrontal cortex." *Nature Neuroscience*, Vol 2 n° 11, novembre 99, pp. 1032-1037.

7. Paul Ricoeur, Jean-Pierre Changeux. *Ce qui nous fait penser : la nature et la règle*. Odile Jacob, 1998, p. 17.

8. Cf. l'encyclique "Fides et ratio", oct 98. Elle réhabilite la raison contre l'irrationnelle subjectivité et aussi contre le scientisme.

9. Boris Cyrulnik. *Un merveilleux malheur*. Odile Jacob, 1999, p. 10.



chwitz en septembre 1943, et Varlam Chalamov, intellectuel communiste, sorti vivant et pensant après de longues années de camp au goulag en Sibérie nord-orientale.

Ne laisser aucune place à la haine était comme le programme d'Etty. Elle prenait à témoin son journal, c'est à dire vous et moi. Son attitude qui n'est pas de la résignation n'est pas une attitude de combat, et finalement elle n'entrave en rien le projet meurtrier des nazis dont elle fut victime. Un peu comme les moines de l'Atlas face aux terroristes en Algérie. Elle se donnait pour mission de sauver l'humanité en elle en y entraînant le Dieu qu'elle découvrait. À moins que ce ne soit Lui qui l'entraînait. « *Et je répétais une fois encore avec ma passion de toujours: "Je ne vois pas d'autre issue: que chacun fasse un retour sur lui-même et extirpe et anéantisse en lui-même tout ce qu'il croit devoir anéantir chez les autres. Et soyons bien convaincus que le moindre atome de haine que nous ajoutons à ce monde nous le rend plus inhospitalier qu'il n'est déjà." Et Klaas, le vieux partisan, le vé-*

téran de la lutte des classes, dit, entre l'étonnement et la consternation: "Mais... mais ce serait un retour au christianisme!" Et moi, amusée de tant d'embarras, je repris sans m'émouvoir: "Mais oui, le christianisme: pourquoi pas?" »¹⁰ La véritable efficacité de la petite étudiante juive est posthume. Elle réexprime une règle d'or déjà écrite (Mt 7,12), mais avec l'encre de tout son être. De l'intérieur de nous-mêmes tout peut surgir. Pas seulement du SS de 1942-1943, pas seulement du soldat serbe, du milicien hutu ou, à une tout autre échelle, du lascar de Sarcelles-Garges. Le savent ceux qui ont la clairvoyance des mystiques sur notre péché.

Dans l'enfer concentrationnaire subpolaire de Kolyma, Chalamov a survécu pendant 22 ans. Ce fils de pope a troqué la foi de sa tradition orthodoxe pour le communisme qui l'a jeté en camp parmi les criminels et les truands au moment des purges stalinienne, lui et d'autres prisonniers politiques. Il a vu là que « *faire le mal est infiniment plus attrayant*

10. Etty Hillesum. *Une vie bouleversée*. Le Seuil 1985, Collection Points, 1995, p. 218.

que faire le bien »¹¹. Il ne dit pas comment ni pourquoi, agnostique, il a résisté pendant si longtemps; il décrit en détail la mise à mort de l'humanité des détenus. Point de révolte dans ses récits. Seulement un lien d'humanité laissé dans les lignes adressées à la communauté humaine pour que l'on sache, et c'est tout. Pour que l'on sache de quelle horreur est capable l'être bestial abrité par un système politique que rien ne transcende. Pour que surgisse d'elle-même la vérité toute nue dont il est un des rares témoins. Chalamov pourrait avoir rédigé le Psaume 1, l'ouverture du grand livre des louanges qui dessine la voie du juste évitant les méchants, les égarés et les rieurs, ou le Psaume 87 (88), le plus noir de tous. « *L'expérience du camp est absolument négative à chaque instant. L'homme ne fait que devenir plus mauvais. Et il ne saurait en être autrement. Au camp, il y a beaucoup de choses que l'homme ne devrait jamais voir. Mais voir les bas-fonds de la vie, ce n'est pas le plus effroyable. Le plus horrible, c'est lorsque l'homme commence*

à sentir que ces bas-fonds sont dans sa propre vie – et pour toujours –, quand il emprunte ses repères moraux à son expérience du camp, quand la morale des truands s'applique à sa vie... Les frontières morales représentent une limite très importante pour un détenu. C'est le problème essentiel de sa vie : est-il resté un homme ou pas ?¹² »

L'évocation des systèmes concentrationnaires rappelle tout simplement que les sociétés dites civilisées peuvent faire naufrage. Des résistances étonnantes de certains êtres humains mettent à jour des ressorts cachés qui donnent à voir, à même la mort, de possibles résurrections.

3 - D'UNE CIVILISATION À L'AUTRE

Martin, un ami camerounais vient de rentrer au pays bamiléké après la mort de son père, un doctorat en poche. Parmi sa nombreuse descendance, son père, chef de village,

11. Varlam Chalamov. *Essais sur le monde du crime*. Arcades, Gallimard, 1993, p. 14.

12. Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*. La Découverte-Fayard, Paris, 1986, p. 176.



l'a désigné comme son successeur. À la tête d'une puissante chefferie dans l'Ouest-Cameroun, l'ex-étudiant, enseignant-chercheur à l'université de Douala, se trouve écartelé. Autant qu'on peut l'être entre le Moyen-Âge et le XXI^e siècle. Entre les femmes qu'il devra épouser et sa petite amie qu'il vient de retrouver. Entre une solidarité villageoise et sa carrière personnelle bien engagée. La solution sera peut-être pour lui de tenter une candidature pour un poste universitaire en France, c'est-à-dire la fuite. Est-ce dommage ? Oui pour le village et pour l'institution universitaire camerounaise. L'amitié que l'on peut avoir pour Martin ne nous donne aucune solution satisfaisante à lui proposer. On ne peut souhaiter qu'éclate subitement une structure villageoise traditionnelle et on ne décrète pas l'intérêt supérieur d'une destinée intellectuelle ou de la recherche universitaire. La décision à prendre devra être négociée entre l'intéressé et le groupe social dont il ne peut se désolidariser sans violence, et cette composante encore abstraite qu'est la solidarité africaine.

Si la civilisation judéo-chrétienne occidentale a encore prétention à l'universalité parce qu'elle demeure la plus puissante militairement et économiquement, elle trouve ses limites devant les autres, surtout devant la civilisation de l'Islam et les autres aires culturelles en Asie. On peut au passage se demander de quel poids pèse le continent noir dans cette rencontre de civilisations, notamment quand une partie non négligeable des jeunes de ce continent n'a pas de plus haute ambition que de venir chez nous. Martin sait cela.

Dans le choc des civilisations, sur le long terme, ce ne sont pas les armes ni les valeurs boursières qui donneront aux ensembles humains l'horizon qui leur manque. Ni le règne du "à quoi bon" et du "chacun pour soi", pas plus que l'accumulation marchande et technologique. Après la rivalité entre grandes puissances, il s'agit bien de rencontres de civilisations auxquelles nous assistons dans les conflits culturels qui agitent la planète çà ou là. Les données ont changé, le contexte est désormais "multicivilisationnel"¹³. Chez nous,

13. Samuel P. Huntington. op. cit.



les groupes minoritaires venus d'autres civilisations, qui refusent l'assimilation et persistent à défendre et à propager les valeurs, les coutumes de leurs sociétés d'origine, indiquent qu'il est nécessaire de prendre du recul et de donner aux aspects culturels de nos échanges toute leur importance.

4 - POUR UN DIALOGUE DE CIVILISATIONS

En ouverture du synode européen qui traitait de la crise de l'espérance, en octobre 1999, le pape a commenté l'évangile d'Emmaüs. « *Nous espérons, nous...* » (Lc 24, 21).

Devant le destin du christianisme en Occident, son tassement ou plutôt son retrait continu et concomitant d'un certain désarroi contemporain, une question peut se poser : Est-ce que nos sociétés ne se trompent pas au point qu'en mal d'avenir et égarées dans de fausses pistes matérialistes, elles ne peuvent

plus entrer en résonance avec le message évangélique ? Ou alors, est-ce que nous n'avons pas su trouver les vases d'argile pour le porter ? Faut-il renoncer à attendre mieux des hommes de ce temps, à l'heure du passage à un nouveau millénaire ? Nous espérons, nous... que le monde occidental chrétien aurait rallié tous les peuples à son panache. Mais voilà qu'il nous revient de faire à nouveau un parcours avec le crucifié pour que se réchauffent nos cœurs. On le répète, on l'a répété : la modernité occidentale a bouleversé notre rapport au monde, à la vie, aux autres hommes. Pourtant cette modernité porteuse des Lumières n'a pas tenu ses promesses. Il se peut bien que la notion de Progrès, émancipée du moment de la Révélation chrétienne, soit empoisonnée, comme l'a dit Simone Weil.¹⁴ Lumière et ténèbres cohabitent toujours. Et des ténèbres doit encore et à nouveau surgir la lumière pascalle.

Puisque personne ne peut se placer au-dessus de toute la communauté humaine pour lui donner à coup sûr le sens de sa mar-

14. Simone Weil. *La pesanteur et la grâce*. Plon, 1947, p. 191 (dans l'édition de 1988).



che, chacun peut puiser dans sa tradition. Pour nous, c'est l'Évangile qui nous sert de guide, mieux que les institutions. Il affirme que devant Dieu, tout homme est à égalité, quel qu'il soit: juif ou grec, esclave ou homme libre, homme ou femme. L'incarnation conduit à regarder tout homme comme image sacrée de Dieu. Ça a donné en Occident la reconnaissance des droits de l'homme, malgré les longues réticences de l'Église. Sans désigner un quelconque régime politique et social, nos textes invitent à la subversion permanente dans un parti pris volontaire pour les victimes. On peut déjà dire qu'un ferment évangélique – même laïcisé – ne cesse d'agir et de produire des effets. S'il existe une conscience universelle, elle en est déjà imprégnée; nous avons l'énorme responsabilité d'y veiller toujours. L'Église conciliaire, *semper reformanda*, n'a aucune raison de s'inquiéter, quoi qu'il advienne de sa forme historique; elle est ordonnée non à elle-même mais au monde. Elle peut déjà remarquer qu'elle n'est jamais mieux au diapa-

son de son Seigneur que parmi les pauvres et les petits.

Enfin la Croix demeure le lieu de contemplation d'une possible fin du cycle des violences et du sacré, ce lieu où la victime innocente est immolée. René Girard a proposé qu'il y avait là, dans « *l'exemplarité infinie de la Passion* »¹⁵, la base d'une anthropologie chrétienne. Le chrétien est invité à renoncer à crier avec les loups et à ne pas participer au mimétisme, à se tenir à l'écart de la foule. C'est l'attitude indignée du bon larron: « *Pour nous, c'est justice, nous payons nos actes. Mais lui, il n'a rien fait de mal* » (Lc 23, 42). Et le larron est sauvé, même s'il meurt.

Il faut se souvenir du mythe de Babel et renoncer à mettre dans les mêmes mots et dans les mêmes langues les aspirations des peuples, qui ont leur propre sagesse. Chaque civilisation est invitée plus que jamais au dialogue, chacune dans sa langue maternelle.

15. René Girard. *Je vois Satan tomber comme l'éclair*. Grasset, 1999, p. 51.



Nous pouvons y apporter notre héritage spirituel, sans fard, et les autres aussi. L'assemblée générale des Nations-Unies a décidé de faire de l'année 2001, première année du 3^e millénaire, l'année du dialogue des civilisations. Cette décision a été prise sur proposition de Mohamad Khatami, président iranien, dix ans exactement après la *fatwa*

lancée contre Salman Rushdie. Ce dialogue peut rester un vœu pieu ; il peut aussi être engagé. Il y a des hommes de bonne volonté aussi dans le monde musulman et sûrement ailleurs. Voilà de quoi alimenter quelques conversations au pied des cités, là où sévissent les larrons protagonistes – caricaturaux mais bien réels – des conflits culturels.



Sortir du nucléaire??

par **Bernard BOUDOURESQUES**

prêtre de la Mission de France

Chercheur au Commissariat à l'énergie atomique (CEA), Bernard est à la retraite professionnelle. Il est membre de l'équipe Dimension internationale de la MDF, et continue de militer pour la paix et contre l'armement atomique. Nous lui avons demandé de nous aider à réfléchir sur la possibilité de mettre fin à la politique du nucléaire.

Après la guerre mondiale de 1939-1945, le gouvernement français misa sur l'énergie nucléaire, tant pour moderniser les armements de sa défense nationale en constituant une force de dissuasion nucléaire, que pour doter le pays en énergie électrique provenant des centrales nucléaires.

Aujourd'hui, des voix s'élèvent de plus en plus nombreuses, provenant de militants de



la paix, de syndicalistes, d'écologistes et de quelques hommes politiques pour qu'enfin "on sorte du nucléaire". Cela me semble très souhaitable parce qu'avec la fin du nucléaire, une autre manière de vivre en société pourrait être mise en place.

Depuis l'origine, l'imbrication est très forte entre ces deux développements : utilisation de l'énergie nucléaire à des fins militaires (bombes, moteurs de sous-marins et de porte-avions, missiles) et exploitation à des fins civiles : l'électronucléaire. Partout, notamment aux USA, en URSS, en France... ce sont les programmes militaires qui ont présidé aux premières réalisations de type industriel et ont orienté le choix des solutions techniques. Que ce soit la technique du réacteur ou celle des usines de traitement du combustible irradié, la première utilisation a été militaire. Il en est de même pour le secteur de recherche : le Commissariat à l'énergie atomique (C.E.A.) est responsable du développement civil et militaire de l'énergie nucléaire. D'où une société qui, malgré ses apparences démocratiques, est devenue de plus en plus dépendante des dirigeants d'un complexe militaro-industriel tout

puissant, qui impose depuis cinquante ans ses idées aux différents gouvernements.

☉ À QUOI SERT NOTRE FORCE ATOMIQUE DE DISSUASION ?

Hier

Rappelons-nous la période récente où les USA et l'URSS se sont dotés d'armes nucléaires de tous calibres et en très grand nombre, capables de se "super-tuer". Leur nombre maintenant diminue. La France s'est dotée d'une "force de frappe", appelée "force de dissuasion", composée de missiles lancés par avions, ou par des sous-marins, ou encore depuis des silos (plateau d'Albion). Incapable d'infliger de graves dégâts aux forces armées de l'ennemi potentiel de l'époque (l'URSS), notre stratégie n'était pas anti-forces mais anti-cités. Si la dissuasion échouait, sa mission était de détruire des villes entières. Il en est de même aujourd'hui.



L'utilisation de tels moyens de destruction massive est moralement condamnée par tous. Les articles 47 et 48 des Conventions de Genève relatives à la protection des victimes de guerre et des protocoles additionnels stipulent que : « *les opérations militaires doivent être conduites en veillant constamment à épargner la population civile, les personnes civiles et les biens à caractère civil.* »¹ De leur côté, en 1986, des chrétiens avaient bien exprimé leur refus de la politique française de dissuasion².

Entre 1960 et 1998, la France a construit environ 1 000 têtes nucléaires, dont 446 étaient encore en service fin 1998. Le coût réel de l'arsenal nucléaire français se monte à 1 500 milliards de F (en valeur 1997) ! Une fois et demie plus cher que le programme civil et encore, sans compter les coûts à venir pour le démantèlement et le stockage des produits

radioactifs. Les dépenses prévisionnelles pour la période 1999-2010 sont évaluées à près de 400 milliards de F (en valeurs 1997)³.

Aujourd'hui

Le gouvernement, au lieu de s'engager dans une politique de désarmement, continue de perfectionner la force de dissuasion. Celle-ci « *reste un fondement essentiel de notre défense* ». ⁴ Mais qui veut-on dissuader ? La Chine, les pays arabes...

C'est le but notamment du programme "Laser mégajoule" : laser de puissance pouvant, en laboratoire, déclencher des explosions nucléaires semblables à une bombe H, mais avec une très faible énergie. Il a surtout pour but de mettre au point les bombes nucléaires françaises pour la période 2020-

1. Alain Gresh. "Les Lois de la guerre", *Le Monde Diplomatique*, septembre 1999.

2. "La Paix autrement. Se défendre sans se renier". Des chrétiens s'expriment dans le débat sur la dissuasion nucléaire. Disponible chez Bernard Boudouresques.

3. Bruno Barillot. Audit atomique. Le coût de l'arsenal nucléaire français. *Damoclès* n° 80.

4. Discours de M. Jospin à l'IHEDN, *Le Monde*, 23 octobre 1999.



2040 ! Quand va-t-on arrêter cette course aux armements dangereux et coûteux, alors qu'il faudrait s'orienter vers un monde dénucléarisé.

Dans le monde, d'autres États se dotent d'armes atomiques : après Israël, l'Inde, le Pakistan... Ainsi, récemment, les responsables politiques indiens tiennent le même discours qu'ont tenu les hommes politiques et les généraux français il y a trente ans : « *La doctrine nucléaire indienne souligne la nécessité d'avoir des forces nucléaires capables d'encaisser une première frappe et d'y répondre de façon à infliger des dégâts intolérables à l'agresseur.* »⁵ Le risque d'une guerre nucléaire n'a pas disparu.

Pourquoi cet entêtement ?

On a cru être, en France, un grand pays en ayant des bombes A. Souvenons-nous du cri du Général de Gaulle, le 13 février 1960,

jour de la première explosion atomique au Sahara : « *Hourra pour la France ! Depuis ce matin elle est plus forte et plus fière !* »

On continue à lier grandeur d'un pays et puissance de ses armées. Ne voit-on pas encore des grandes fêtes, comme le 14 juillet, centrées sur un défilé militaire ? Est-on grand quand on étale sa puissance de destruction ? Faudrait-il que, pour être forts et fiers, les 180 États du monde se dotent d'armes nucléaires ?

La doctrine française démobilise et déresponsabilise les citoyens sans forcément les rassurer. Est-il possible de défendre une démocratie à l'aide d'une stratégie qui remet entre les mains d'un seul le pouvoir de décision sur la vie et la mort de tous ? Un peuple peut-il se sentir concerné par la défense de ses idéaux et de ses valeurs s'il sait que tout repose en fin de compte sur des systèmes techniques et sur la volonté du chef de l'État ?

D'autre part, cette stratégie empêche la recherche et la promotion à grande échelle de moyens non-violents pour se défendre⁶. À

5. *Le Monde*, 19 août 1999.

6. "Lutter autrement. Pour une action non-violente responsable et efficace", *Nouvelle Cité*, 1989.



l'aube du XXI^e siècle, il est temps de chercher d'autres façons de résoudre les conflits. C'est le grand défi du nouveau millénaire. Dans la « *décennie internationale pour une culture de non-violence pour les enfants du monde (2001-2010)* », tâchons de montrer aux enfants que la force et la grandeur d'un pays ne reposent pas sur des armes de destruction massive.

🕒 ET LE NUCLÉAIRE CIVIL ?

Mais faut-il aussi sortir du nucléaire comme source d'électricité ? Ce thème est de plus en plus à l'ordre du jour. Il a été mis récemment en lumière avec la décision, temporairement reportée, du gouvernement allemand de sortir du nucléaire. Est-ce une lubie d'écologistes ? La sortie du nucléaire ne favoriserait-elle pas l'approche d'un nouveau mode de vie en société ?

Aujourd'hui, en France, la production d'électricité est assurée à 80 % par les centrales nucléaires et à 16 % par les centrales hydrauliques. Or, nous avons une surcapacité de production. La puissance installée est d'environ 120 Gwe* pour une puissance maximale (consommation) appelée par le réseau français de 70 Gwe.

Il y a quelques années, la puissance de ces réacteurs a été portée de 900 à 1 400 Mwe** (Chooz B1 et B2, dans les Ardennes, et Civaux B1 et B2, dans la Vienne). Les premiers réacteurs mis en service en 1978 ne seront retirés du réseau qu'après 2010, leur durée de vie étant portée à 40 ans.

Devant cet état de fait, il semble impossible de se passer aujourd'hui des centrales nucléaires. Mais quelle politique, à long terme, la France va-t-elle suivre ? Va-t-on renouveler complètement notre parc de centrales, ou va-t-on, après 2010, utiliser progressivement d'autres sources d'énergie ? Sortir du nucléaire est, je crois, possible sans heurt, s'il est décidé maintenant.

* 1Gwe = 1 Gigawatt électrique = 10⁹ watts.

** 1Mwe = 1 Mégawatt électrique = 10⁶ watts.



L'accident

Après le premier accident nucléaire grave à TMI aux USA, en 1973, l'accident de Tchernobyl, le 26 avril 1986, devrait servir d'avertissement au monde entier. L'État ukrainien a frappé, en 1996, une médaille commémorative : « *Cette médaille est émise à l'occasion du 10^e anniversaire de la plus grande catastrophe technique et écologique dans l'histoire de l'humanité... afin d'alerter le monde sur le risque de semblables tragédies dans le futur.* » En a-t-on pris conscience ?

Récemment a eu lieu un accident de "criticalité" dans une usine de fabrication de combustible, à Tokai-Mura, au Japon. Le risque zéro n'existant pas, et l'incident pouvant avoir des effets à long terme, nous sommes tous impliqués en tant que citoyen et par le risque que l'on court. Sait-on qu'en France l'industrie française, civile et militaire, se déploie sur plus de 260 installations contenant des matières nucléaires : mines, usines, réacteurs, centres de recherche, sites de stockage ? Personne n'est à l'abri d'un accident !

Les déchets

Mais dans l'utilisation de l'énergie nucléaire, le problème essentiel reste celui des déchets.

Les éléments combustibles des réacteurs actuels P.W.R. (Pressurized Water Reactor) contiennent, après irradiation, du plutonium, corps très dangereux pouvant servir, sous certaines conditions, comme explosif dans les bombes. Sa manipulation, son transport, nécessitent de prendre d'innombrables précautions. Actuellement, ces éléments en fin de vie sont "retraités" afin d'en extraire le plutonium et de stocker le reste qui contient encore (produits de fission) des corps radioactifs, certains pendant des centaines d'années.

Que fait-on des déchets ? La politique nucléaire a été lancée sans bien savoir ce qu'on allait en faire. Dans les années 60, on entendait souvent cette phrase dans les couloirs du CEA : « *Construisons les réacteurs ; dans quelques années, on trouvera sûrement une solution pour les déchets. L'intendance suivra ! !...* » Mais celle-ci n'a pas l'air de suivre. Où va-t-on stocker ces déchets : en



profondeur, à 50 mètres sous terre, d'une manière réversible ou pas ? On entend parler de transmutation (transformation d'un corps très radioactif en un autre, de radioactivité faible), mais cela nécessiterait de très lourdes installations ne pouvant se substituer au stockage.

Le président de l'office parlementaire d'évaluation des choix scientifiques et technologiques, Claude Buraux, disait récemment⁷ : *« J'ai désormais acquis la conviction que la véritable maîtrise des déchets radioactifs ne pourra provenir que de ruptures, scientifiques et techniques »* (souligné dans le texte). *La filière doit former un tout dont l'utilité n'est réelle que si elle est fortement optimisée à chaque stade : réacteur et cycle de combustible. Il me paraît illusoire de prétendre, même à long terme, maîtriser la production et l'élimination des déchets dans le cadre des filières existantes. »*

Le nucléaire ne peut être socialement acceptable sans une véritable maîtrise des déchets. Or, ce nucléaire n'est pas la filière

actuelle (P.W.R.), ni celle qui est en projet pour lui succéder, l'E.P.R. (European Pressurized Reactor).

Une autre politique

La première décision à prendre dès maintenant est de ne plus construire de tels réacteurs (P.W.R.), afin de ne plus retraiter les éléments irradiés, de ne plus faire de déchets.

Il faut dès maintenant, si l'on veut vraiment du nucléaire, étudier des réacteurs plus sûrs, produisant des déchets maîtrisables : réacteurs au thorium, au sel fondu, projet Rubbia⁸... Le mieux ne serait-il pas de mener une politique continue d'économie d'énergie dans tous les domaines (transport, habitat, industrie...) et l'accélération de la mise en place des autres sources d'énergie ? Par exemple :

➤ la cogénération (production combinée de chaleur et d'électricité) dans de nombreux secteurs où la consommation d'électricité et

7. *Les Cahiers de Global Chance* : Le Nucléaire en débat, n° 11, avril 1999.

8. "Existe-t-il de nouvelles options pour le nucléaire du futur." J.-P. Shapira. *Les Cahiers de Global Chance* n° 11.



de chaleur est nécessaire conjointement : par exemple, les réseaux de chaleur, les usines d'incinération, le secteur hospitalier, les centres administratifs et commerciaux ;

- les piles à combustibles ;
- et surtout le vaste domaine des énergies renouvelables (solaire, éolienne, biomasse...).

La commission "Énergie 2010-2020" du Plan a élaboré trois scénarios énergétiques à l'horizon 2020⁹. Je note le scénario 3 : « *Ce scénario, avec "l'État protecteur de l'environnement", est créé sur les valeurs de la protection de santé des citoyens et de la protection de l'environnement. L'État veille à ce que le développement technologique et économique soit compatible avec les exigences de la santé publique et de la restauration de la qualité de l'environnement, aussi local que global. Il se propose aussi de respecter les engagements de la Conférence de Kyoto sur la baisse des émanations de CO² pour réduire l'effet de serre.* » Dans ce scénario, il n'est plus besoin

de construire du nucléaire d'ici 2020. D'autres scénarios de "sortie du nucléaire" sont étudiés.

L'avenir reste donc ouvert si on fait des économies d'énergie dans tous les secteurs. Tout est possible. « *La marge de manœuvre dépend de la qualité du débat démocratique qui existera entre les élus dans la société sur ces questions... Les choix doivent être explicitement formulés et leurs impacts décrits (mobilisation des ressources énergétiques, coût, délais de mise en œuvre, conséquences sur l'environnement). Au terme d'une comparaison pluraliste et d'un débat dans le corps social, les responsables politiques décideront.* »¹⁰

Quelle société pour demain ?

Au point de vue sociétal, la politique nucléaire conforte la mise en place d'un État avec une centralisation excessive.

9. Les scénarios de la Commission Énergie 2010-2020 du Plan. Benjamin Dessus. *Les Cahiers de Global Chance*, n° 11.

10. Comparer les scénarios énergétiques pour comprendre les marges de liberté. Pierre Radanne. *Les Cahiers de Global Chance*, n° 3.



Comme Michel Damian, je pense que *« la crise du nucléaire semble atteindre à la dimension d'une crise de civilisation. Cette technologie est moins à considérer comme sans avenir, voire comme repoussoir, que comme précurseur de questions et problèmes qu'affronte notre civilisation. »*¹¹

L'énergie nucléaire pousse à une centralisation des décisions. Les choix sont imposés, sans débat, au sommet, par l'EDF, le CFA, les militaires. Tout ne peut pas être résolu au niveau central. Il faut redonner aux communes, aux départements, aux régions, des compétences en matière énergétique.

De plus, l'utilisation de ces techniques lourdes favorise le règne des technocrates, des grands corps de l'État et des états-majors des grandes firmes internationales. En Allemagne, les choix sont plus diversifiés, les collectivités locales ont la charge de gérer le plus rationnellement possible le développement des trois ré-

seaux gaz-électricité-charbon.

La décentralisation des décisions pousserait à la diversification. Elle permettrait aussi une prospérité égale des régions.

Malgré des progrès, la population française reste peu informée. On en reste encore au stade du secret, à cause notamment du lien avec l'utilisation militaire ; les transports des éléments combustibles sont protégés, comme des engins militaires. Le plutonium employé dans les bombes et dans les réacteurs est surveillé tout au long de sa vie. Il est une des principales causes des structures de surveillance, et de secret.

De plus, le nucléaire est une sorte de domaine réservé aux spécialistes. La moindre critique est considérée comme une attaque contre l'intérêt supérieur de la nation.

Aucun vrai débat démocratique n'a eu lieu. Étant donné la complexité de la filière nucléaire, on considère que seuls les scien-

11. Michel Damian. "Le Développement durable".



tifiques, les experts sont capables de juger. Celui qui pose des questions semble un gêneur.

Enfin, la poursuite de la construction de centrales nucléaires ne favorise pas la recherche d'un autre modèle de développement¹². Nous devrions nous rappeler les idées d'Ivan Illich sur la "Société convivia-

le"¹³. Elle serait caractérisée notamment par la maîtrise de l'outil économique et industriel devenu moyen plutôt que but en soi, par l'autonomie créatrice de chacun et par l'intensité des relations à l'intérieur de la communauté, qui prendrait en charge son évolution au lieu de la subir, comme maintenant. La sortie du nucléaire peut y contribuer.

12. "Maîtrise de l'énergie pour un modèle vivable". Bernard Laponche et al. I.C.G.

13. Ivan Illich. "La Convivialité", Seuil.



La protestation prophétique

Professeur d'Écriture sainte au Séminaire de la MDF et à l'Institut catholique de Paris, Claude est exégète. Aujourd'hui retraité, il fait partie de l'équipe Nouvel Horizon de l'Île-de-France. Il nous livre ici un éclairage sur les racines de notre culture religieuse pour nous laisser saisir, avec l'aide des prophètes, nos erreurs de civilisation.

par Claude WIÉNER
prêtre de la Mission de France

Dans les civilisations antiques, la religion est bien souvent au service du pouvoir : le roi est la présence du dieu sur terre, et les hommes de religion sont les soutiens inconditionnels de cette identification. Or en Israël, comme on le sait bien, la voix de YHWH manifestée par les prophètes est bien loin de bénir toute l'activité royale. Le prophète est ici au contraire un vis-à-vis du roi qui affirme bien souvent, face aux calculs du pouvoir, l'absolu de l'exigence divine. Le



peuple, d'ailleurs, n'est pas non plus à l'abri des attaques du prophète : celui-ci n'est pas plus démagogue que courtisan. C'est donc chez les prophètes qu'il faut chercher dans la Bible la dénonciation des "erreurs de civilisation" auxquelles s'intéresse le présent numéro de la LAC.

Leurs "oracles" et leurs faits et gestes nous sont parvenus dans des "livres" rédigés bien après eux, sans doute pendant ou après l'Exil. Cette rédaction reposait sur la transmission orale et/ou écrite de paroles et d'actions qui avaient fortement impressionné leurs contemporains, et dont notre Bible nous fait encore apprécier la vigueur. Mais cette rédaction a comporté sans doute des éliminations de paroles dont on ne voyait plus l'intérêt - et en tout cas des additions et retouches, souvent faciles à repérer, faites en fonction de l'époque des rédacteurs. Un tel procédé peut dérouter les intellectuels d'aujourd'hui avec leur souci d'authenticité. Mais il relève d'une autre préoccupation : relire le passé pour éclairer et guider le présent plutôt que de s'intéresser au passé comme tel gratuitement. C'est après tout ce que nous allons faire à notre tour..

LE MÉPRIS DES PAUVRES

Le plus ancien prophète dont nous ayons un livre dans la Bible, c'est **Amos**. Il intervient dans le royaume d'Israël, cette partie septentrionale du royaume de David qui s'est séparée de Jérusalem après la mort de Salomon. C'est la partie la plus riche de la Palestine, et, après pas mal de vicissitudes, elle vit, sous le long règne de Jéroboam II (787-747), une période de prospérité et d'expansion territoriale (2 Rois 14, 25-27). On est en paix, on s'enrichit, - ou plutôt certains s'enrichissent sur le dos des autres, et l'inégalité sociale est en plein développement. On est loin du vieux rêve d'un peuple fraternel tel qu'on l'imagine pour le temps de l'Exode. C'est ici qu'Amos entre en scène. Son livre commence par une dénonciation des crimes des peuples voisins (Am 1, 1 à 2, 3). Il s'agit chaque fois d'exactions scandaleuses contre les vaincus : *Ils ont haché le Galaad sous des herses de fer* (1, 3) ; *Ils ont déporté en masse des déportés* (1, 6) ; *Ils ont éventré les femmes enceintes* (1, 11) ; ou de non-respect des alliances : *Il a poursuivi de l'épée son frère* (1, 11);



ou de profanation des morts : *Il a brûlé à la chaux les os du roi d'Édom* (2, 1).

Bref, c'est toute une politique de guerre sans merci dans la région qui est dénoncée -non pas sans doute la guerre elle-même, on n'en est pas là à cette époque, mais une manière inhumaine de profiter de la victoire.

Et les gens d'Israël qui écoutent Amos ne sont sans doute pas fâchés de constater la colère de YHWH contre tous leurs voisins qui défilent l'un après l'autre dans le discours du prophète. Mais voici qu'arrive leur tour, et ils sont encore moins épargnés que les autres : *Ils ont vendu le juste pour de l'argent, et le pauvre pour une paire de sandales... ils sont avides de voir la poussière sur la tête des indigents, et ils détournent les ressources des humbles...* (2, 6-7).

Leur Dieu les a jadis protégés contre le danger : *J'avais exterminé devant eux l'Amorrite, dont la majesté égale celle du cèdre* (2, 9).

Mais cette protection ne saurait en aucun cas couvrir n'importe quelle injustice, bien au contraire : *Vous seuls je vous ai connus entre toutes les familles de la terre ; c'est pourquoi*

je Vous ferai rendre compte de toutes vos iniquités (3, 2).

Plus ce peuple a été privilégié, plus il se devait de respecter les exigences de justice qui sont celles de YHWH. Et la suite du livre accumule les dénonciations d'une société qui vit en opposition avec la justice sociale (voir p. ex. 4, 1 ; 5, 10-12 ; 6, 4-6). Et le pouvoir n'acceptera pas les attaques d'Amos, qui se fera finalement expulser (7, 10-17).

LE CULTES DES FAUX DIEUX

A peu près contemporain d'Amos, **Osée** – qui sait à l'occasion dénoncer lui aussi l'injustice sociale – mène avant tout un autre combat. Son adversaire principal est le culte des "autres dieux". Il ne faut pas en minimiser le sérieux. La Bible a parfois cultivé l'ironie facile contre ces dieux "de bois et de pierre" que l'homme fabrique lui-même avant de les adorer (Deutéronome 28,36 ; Isaïe 44, 12-17 ; Sagesse 13, 11-19). En fait, les choses



sont bien plus graves. En ce monde pré-scientifique, où tout ce qui se passe est référé aux puissances divines, la question est de savoir dans quelle mesure on peut compter sur YHWH. On ne met pas en doute sa puissance libératrice qui a constitué le peuple d'Israël, l'a fait échapper à la tyrannie égyptienne et l'a conduit à travers le désert jusqu'à la terre promise. Il est « celui qui t'a fait sortir du pays d'Égypte » (Ex 20, 2 ; Dt 6, 12, etc.). Mais est-il aussi celui qui donne à cette terre la fécondité du sol et du bétail, la pluie bienfaisante, la santé des humains ? Cette terre n'a-t-elle pas un ou plusieurs maîtres (c'est le sens du mot *Baal*) qui depuis toujours assurent au pays ce dont il a besoin ? Si on n'essaye pas de se les concilier, ne risque-t-on pas la catastrophe, la famine, les épidémies, bref l'anéantissement ? Question de vie ou de mort, et non de libre et sereine option religieuse ou de séduction pour telle divinité masculine ou féminine. Le combat prophétique est alors de redire que YHWH est *tout* pour son peuple. On sait qu'Osée développe ici la métaphore conjugale : YHWH est l'époux d'Israël ; son épouse peut compter sur

lui ; mais il ne saurait admettre l'adultère : *Faites un procès à votre mère (= la collectivité d'Israël), faites-lui un procès, car elle n'est plus ma femme et je ne suis plus son mari... Elle s'est prostituée... lorsqu'elle disait : "Je veux courir après mes amants, ceux qui me donnent le pain et l'eau, la laine et le lin, l'huile et les boissons". C'est pourquoi je vais fermer ton chemin avec des ronces... Elle poursuivra ses amants sans les atteindre... Elle dira : "Je vais retourner chez mon premier mari, car j'étais plus heureuse alors que maintenant". Elle n'avait pas compris que c'est moi qui lui donnais blé, vin nouveau et huile fraîche* (Osée 2, 4... 10).

LES MAUVAISES POLITIQUES ÉTRANGÈRES

La politique étrangère n'échappe pas à la critique prophétique, mais ici le terrain est plus mouvant, et les certitudes moins évidentes. La preuve en est la différence d'attitude, à cent ans de distance, entre Isaïe et Jérémie.



Isaïe intervient pendant le dernier tiers du VIII^e siècle, quand la puissance assyrienne manifeste une forte volonté d'expansion qui menace Juda. C'est le colosse en face du tout-petit ! Et pourtant le prophète croit à l'avenir de son peuple. Une première fois, en 732, Juda voit ses voisins du nord, Syrie et Israël, s'allier contre l'Assyrie. Le roi Achaz refuse de se joindre à eux, si bien qu'ils lui déclarent la guerre. Devant la peur qui saisit les Judéens, Isaïe les appelle à la confiance en YHWH. Les adversaires ne sont que "deux bouts de tisons fumants" (7, 4) ; il faut avoir foi au Seigneur : *Cela ne tiendra pas, cela ne sera pas ! Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas !* (7, 7.9)

De fait Jérusalem sera protégée.

Trente ans plus tard, la situation est plus dramatique. C'est l'armée assyrienne qui assiège la ville sainte. Ses chefs appellent la population à se rendre (36, 4-20). Mais le prophète annonce, contre toute vraisemblance, l'échec de l'ennemi : *Ainsi parle YHWH au sujet du roi d'Assyrie : Il n'entrera pas dans cette ville, il n'y lancera pas de flèches, il ne l'attaquera pas avec des boucliers, il*

n'élèvera pas de remblais contre elle. Le chemin qu'il a pris, il le reprendra, dans cette ville il n'entrera pas. Je protégerai cette ville et je la sauverai à cause de moi et de mon serviteur David (37,33-35).

Et de fait le miracle se produit : un mystérieux fléau qui s'abat sur l'armée assyrienne l'oblige à lever le siège. La foi tient ici lieu de calcul politique et rejette toute considération du rapport de forces. Et toute recherche d'alliance, par exemple avec l'Égypte, ennemi héréditaire, est considérée par le prophète comme une impiété (30, 1-12). La foi, rien que la foi... Voilà qui nous déroute...

Avec **Jérémie** nous rencontrons une position toute différente. Plus de cent ans ont passé. L'ennemi, c'est maintenant Babylone, aussi puissante et aussi cruelle que naguère l'Assyrie. Envahi une première fois, le petit royaume de Juda a vu Jérusalem prise, le roi déporté avec tous les cadres de la nation. Mais la vie a repris tant bien que mal. Et voici que dix ans après, la ville est de nouveau assiégée.



Malgré la détresse de la population, le roi Sédécias est décidé à tenir ; peut-être se souvient-il de ce qui s'est passé au temps d'Isaïe : YHWH ne va-t-il pas intervenir cette fois encore ? Mais quand le roi s'adresse au prophète, celui-ci tient un tout autre langage que son prédécesseur, à tel point qu'il sera accusé de trahison. En effet il affirme qu'il est inutile de résister, que YHWH n'interviendra pas, mais que Sa volonté est d'accepter la situation telle qu'elle est – et qui est le châtiement du péché d'Israël. Déjà, quelques années plus tôt, Jérémie avait écrit aux exilés de la première déportation, non pour leur annoncer la fin imminente de leur détresse, mais pour les encourager à s'installer pour une longue durée à Babylone : *Construisez des maisons et habitez-les, plantez des jardins et mangez-en les fruits, prenez femme, ayez des garçons et des filles, occupez-vous de marier vos fils et de donner vos filles en mariage pour qu'elles aient des garçons et des filles* (29, 5-6).

Cela lui avait valu de sérieux ennuis, on s'en doute. Et cette fois, le conseil qu'il donne au roi est sans ambiguïté : *Ainsi parle YHWH*

Sabaoth, le Dieu d'Israël : Si tu acceptes d'aller rejoindre l'état-major du roi de Babylone, tu auras la vie sauve et cette ville ne sera pas incendiée ; tu survivras ainsi que ta famille. Mais si tu ne rejoins pas l'état-major du roi de Babylone, cette ville sera livrée au pouvoir des Chaldéens qui l'incendieront, et toi, tu ne leur échapperas pas (38, 17-18).

Jérémie ne fut pas écouté, et la catastrophe qu'il avait annoncée se produisit, avec toutes les détresses qui auraient sans doute pu être en partie évitées si on l'avait écouté.

DES PROPHÈTES À NOUS

Hommes et femmes du début du troisième millénaire, nous sommes dans un tout autre univers que les prophètes des VIII^e et VII^e siècles avant notre ère. En particulier, nous vivons dans une société laïque bien différente de la société sacrale de jadis. Et pourtant, nous pouvons essayer de reprendre nos trois points et de trouver quelque pertinence au message prophétique de la Bible.



Pour ce qui est du **mépris des pauvres**, nous n'aurons pas grand-peine à reconnaître l'actualité d'Amos. Le monde a eu beau se transformer du tout au tout, le cri des pauvres est toujours là. Il s'est même largement amplifié du fait que nous avons acquis un regard planétaire, qui nous fait sans cesse percevoir des injustices et des oppressions que le vieux prophète ne pouvait soupçonner.

Pour ce qui est des **idoles**, il est clair que les temples de Baal ou de Zeus sont aujourd'hui en ruines et ne sont plus objet que de curiosité touristique et archéologique. Mais il y a dans notre monde bien d'autres idoles. L'homme moderne a toujours peur de l'aventure et du risque. Il cherche à se rassurer en s'appuyant sur ces réalités concrètes que sont l'argent, le pouvoir, le plaisir immédiat. Ou bien il se raccroche étrangement à des forces obscures et irrationnelles ; l'astrologie et la voyance gardent dans notre monde un étonnant succès, on veut connaître l'avenir et savoir quelles conduites adopter, quelles erreurs éviter pour arriver au succès et au bonheur. Par ailleurs, les sectes, qui

voudraient souvent apparaître plus religieuses que les religions officielles, sont souvent plus idolâtriques, dans la mesure où elles prétendent définir des moyens assurés de salut, bien loin du "sola gratia" (la grâce seule) de saint Paul – et de Luther dont l'Église catholique vient de reconnaître l'authenticité.

Pour ce qui est enfin du **politique**, les rapprochements avec notre actualité semblent plus difficiles. Mais un fait est déjà significatif : alors qu'Amos et Osée ne sont que des témoins typiques de positions qu'on retrouverait chez les autres prophètes, voici qu'Isaïe et Jérémie témoignent de réactions discordantes. Faut-il conclure à la relativité radicale du politique, où finalement chacun fait ce qu'il peut, l'avenir seul disant qui a eu raison ? Peut-être faut-il plutôt retenir ce qu'il y a de vrai dans chacune des positions. Jérémie nous apprend le caractère indispensable de l'analyse des situations et des rapports de force, et nous met en garde contre les aventures sans issue. Mais Isaïe nous apprend que l'imprévisible peut survenir et



modifier les situations contre tous les calculs. Et si deux inspirés peuvent lire comme volonté de Dieu des comportements opposés, cela revient à dire que la foi ne dicte pas de manière univoque les choix politiques. Mais il reste l'exigence morale qui doit éclairer les choix : Comment pourra-t-on le mieux épargner les vies humaines ? Comment pourra-t-on le mieux sauvegarder la cohérence et l'avenir de la collectivité ? Comment saura-t-on respecter les minorités ? etc.. Ici encore les choix seront rarement évidents. Oserait-on dire que la politique est le lieu des tâtonnements éclairés par la conscience morale ?

CONCLUSION

En fin de compte, le prophète est pour une société un personnage essentiel. Il est celui qui oblige à s'arrêter, à s'interroger sur ce qu'on fait, à ne jamais admettre que le pouvoir a raison parce qu'il est le pouvoir, ni que les gens et les choses sont tels qu'on n'y peut rien. C'est le rôle de quelques individualités exceptionnelles ; mais c'est aussi sans doute celui des différentes Églises et des autres communautés religieuses (et d'autres encore) ; elles joueront d'autant mieux ce rôle qu'elles réussiront à s'entendre et à parler d'une seule voix.

L'incompréhensibilité de Dieu (suite)

Présentation
par
Jean-Marie PLOUX

Avant de proposer quelques textes de Thomas d'Aquin, Maître Eckhart ou Jean de la Croix, sur le thème majeur de *l'Incompréhensibilité* de Dieu, il nous faut revenir à un auteur inconnu de la pensée chrétienne, mais dont l'influence a été décisive sur la pensée théologique et l'expression de la vie mystique chrétienne. Il s'agit de Denys l'Aréopagite, déjà évoqué dans la LAC n° 181. Nous ne savons rien de l'auteur qui se cache derrière ce pseudonyme. On peut seulement conjecturer qu'il écrivit à la fin du IV^e siècle et au début du V^e. Toute son œuvre se réfère à l'Écriture mais dans une lecture marquée par la tradition néoplatonicienne. « Dieu, dit-il, n'est ni un, ni unité, ni divinité, ni bonté, ni esprit au sens où nous entendons ces ter-

*mes ; il n'est ni fils, ni père, ni rien d'autre que nous-mêmes
ou tout autre pourrions connaître. »*

➤ Le premier texte est une lettre envoyée à un moine
nommé Gaios.

➤ Le second texte est extrait du traité des *Noms divins*.
Denys médite sur les noms qui sont donnés à Dieu. Toute sa
pensée vise à réconcilier la transcendance et l'immanence
de Dieu dans un au-delà qui les assume et les nie en même
temps.

À Gaios, serviteur

La ténèbre est invisible à la lumière, et d'autant plus invisible que la lumière est plus forte. Les connais-

sances ne découvrent point les secrets de l'inconnaissance, et elles les découvrent d'autant moins qu'elles-mêmes sont plus nombreuses. Si tu considères, en effet, l'inconnaissance, non point au sens privatif du mot, mais au sens transcendant, tu pourras affirmer ceci, qui est plus vrai que toute vérité : à qui possède la lumière positive et la connaissance positive, l'inconnaissance divine demeure secrète, car cette Ténèbre transcendante demeure impénétrable à toute lumière, inaccessible à toute connaissance. S'il advient que, voyant Dieu, on comprenne ce qu'on voit, c'est qu'on n'a pas vu Dieu lui-même, mais quelque une de ces choses connaissables qui lui doivent l'être. Car en soi il dépasse toute intelligence et toute essence ; il n'existe, de façon suessentielle, et n'est connu, au delà de toute intellection, qu'en tant qu'il est totalement inconnu et qu'il n'existe point. Et c'est cette parfaite inconnaissance, prise au meilleur sens du mot, qui constitue la connaissance vraie de Celui qui dépasse toute connaissance. [...]

Chapitre IX

§ 1. - [909 B] Mais puisqu'on attribue à la Cause universelle tout ensemble grandeur et petitesse, identité et altérité, similitude et dissemblance, repos et mouvement, il nous faut contempler maintenant tout ce qui nous est accessible de ces images de noms divins. Ainsi les Écritures célèbrent Dieu comme Grand et sous le mode de la Grandeur, et elles parlent aussi pourtant de cette Petitesse divine qui se manifeste dans un souffle léger (1 R 19, 12-13). L'Écriture l'appelle Identique lorsqu'elle proclame : « *Tu es le même que toi-même* » (Ps 102 (101) 28), mais la même Écriture le considère sous le mode de l'Altérité lorsqu'elle le représente par une diversité de figures et de formes. Et elle le considère à la fois comme Semblable, en tant que substance de toute ressemblance et de la similitude en soi, et comme Dissemblable, puisque rien de ce qui existe ne lui ressemble, – comme Stable et Immobile, demeurant sans fin sur le même siège, et pourtant comme Mobile puisqu'il

se répand à travers toutes choses. C'est bien par de tels noms et par d'autres du même genre que les Écritures célèbrent Dieu.

§ 2. - [909 C] Ainsi Dieu est appelé Grand, en raison de sa Grandeur propre qui se communique à tout être grand, tout en demeurant séparée de toute grandeur par sa diffusion et par son extension au delà de toute diffusion et de toute extension, car cette Grandeur [qui appartient à Dieu] contient tout lieu, car elle surpasse tout nombre, car elle franchit toute infinité. [On appelle également Dieu grand] en raison de sa plénitude supérieure à toute plénitude, à cause de la grandeur de ses opérations et du jaillissement de ses dons, car bien que dans une effusion sans limite, ces dons se laissent participer par tout être, ils n'en demeurent pas moins totalement inépuisables, conservant cette même plénitude qui dépasse toute plénitude et, loin de rien perdre de soi en se répandant, ils ne cessent au contraire de déborder toujours davantage. Car cette Grandeur est sans limites, elle échappe à toute quantité et à toute numération, et sa transcendance se manifeste par l'effusion absolue et immense de son incompréhensible magnificence.

§ 3. - [912 A] On appelle petit ou bien subtil ce qui échappe à toute masse et à toute étendue ou encore ce qui s'étend partout sans rencontrer d'obstacle. Cette petitesse constitue en même temps la cause élémentaire de tous les corps, car jamais tu ne rencontreras rien qui ne participe à l'idée du petit. C'est pourquoi il convient d'attribuer à Dieu la Petitesse puisqu'il est présent de façon immédiate partout et en tout être, puisqu'il agit pourtant et qu'il pénètre « *jusqu'au lieu où l'âme se sépare du corps, et les tendons* », jugeant les désirs et les « *intentions du cœur* », ou pour mieux dire de tous les êtres ; car « *à son regard aucune créature n'est invisible* »¹. Mais cette Petitesse échappe à la quantité, à la grandeur, à la limitation, [912 B], à la finitude, à la définition. Elle contient tout et rien ne la contient.

§ 4. - Cette même Petitesse est suressentiellement éternelle, impassible ; elle demeure en soi et se comporte toujours de façon identique, partout également présente. Elle se situe d'elle-même et par elle-même de façon stable et sans souillure, dans les plus belles limites de son identité sures-

1. Heb., IV, 12, où il s'agit du Verbe.

sentielle, sans mutation, sans défaillance, sans ébranlement, sans changement, sans mélange, sans matière, dans une parfaite simplicité, ne manquant de rien, n'augmentant [912 C] ni ne diminuant ; elle échappe à tout engendrement, non en ce sens qu'elle ne serait pas encore engendrée ou qu'elle serait inachevée, ou qu'elle ne serait pas engendrée par ceci ou par cela, ni en cet autre sens qu'elle n'existerait d'aucune façon ni jamais mais bien parce qu'elle échappe totalement et absolument à la catégorie même de l'engendrement ; parce qu'elle est cet Être éternel, cet Être parfait en soi, qui demeure en soi-même identique à soi-même dans l'unité et dans l'identité d'une forme unique, qui fait rayonner spontanément sur tous ceux qui sont capables d'y participer sa propre identité, qui lie les uns aux autres les éléments hétérogènes en y répandant le débordement de son identité, parce qu'il contient d'avance en soi sous le mode de l'identité jusqu'aux opposés eux-mêmes, en tant que Cause unique, unifiante et transcendante de toute identité.

§ 5. - [912 D] Mais Dieu est également Altérité, parce qu'il est partout présent grâce à sa Providence et qu'il devient tout en tout par son pouvoir d'universel salut. Assu-

rément par lui-même il demeure immuable dans sa propre identité et indivisible dans l'unicité de son incessante opération, mais, grâce à son indéfectible puissance, il se communique en même temps pour les déifier à tous ceux qui se tournent vers lui. [...]

Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'aréopagite,
Traduction et commentaires par Maurice de Gandillac,
Aubier, 1943-1980.
Respectivement pages 327-328 et 154-156.

Figures du pensable

Éditions Seuil, septembre 1999.

de Cornélius CASTORIADIS

Cornélius Castoriadis a été l'animateur dans les années 50-60 de la revue "**Socialisme ou Barbarie**" qui défendait l'idée d'un socialisme autogestionnaire libéré de la bureaucratie soviétique. Il a poursuivi son engagement depuis lors par ses recherches théoriques publiées dans les différents volumes qui constituent les "**Chemins du Labyrinthe**", dont le sixième et dernier

volume, "**Figures du pensable**", vient de sortir quelques mois après sa mort.

L'auteur est à la fois philosophe, économiste et psychanalyste et sa réflexion ne cesse de croiser ces différentes perspectives pour défendre l'idée d'une autonomie de l'homme et des sociétés. Contre les visions passéistes qui prétendent de Dieu ou de la tradition

pour ne pas bouger, l'auteur en appelle à une liberté et à une capacité d'autocréation qui doit permettre d'évoluer vers plus d'humanité et de responsabilité. Mais nombreuses sont les menaces qui nous font régresser dans la dépendance.

Sortir de l'enfermement psychique.

La première peut venir d'un mauvais développement du psychisme humain et des risques d'enfermement qui en résultent. Cet enfermement, c'est celui de l'enfant après la naissance. Il se confond encore avec le sein qui le nourrit et il évolue ainsi dans un univers clos. En refusant de satisfaire tous ses désirs, la mère va créer la première rupture et permettre ainsi au nourrisson de découvrir qu'il existe un monde extérieur et d'autres individus.

En grandissant, l'enfant parviendra alors à une meilleure appréhension de ce qui l'entoure et à une plus juste conscience de ses propres limites. Il a toutefois besoin de s'identifier à des groupes et de retrouver ainsi un peu de la sécurité perdue. Cette identification peut s'opérer harmonieusement et laisser place aux autres groupes dans une reconnaissance de la diversité des valeurs et des représentations. Faute de cette reconnaissance, le risque de repli sur le groupe dans le mépris des autres risque de reprendre le dessus. On peut alors assister à une régression génératrice de haine.

La rencontre des autres dans leur altérité est la condition pour que se développe une réelle autonomie humaine. C'est elle qui permet en effet de prendre de la distance par rapport à ma propre tribu, de mesurer la relativité de ce qu'elle vit et d'acquérir ainsi un regard criti-

que. L'autonomie s'accompagne d'ailleurs d'une conscience de la précarité de tout projet et de toute existence. Cette liberté s'est manifestée en Grèce à l'époque classique quand la démocratie a vu le jour. Elle s'est manifestée à nouveau dans l'Occident médiéval au début des Temps modernes. Dans les deux cas, les représentations du monde et les institutions ont été mises en question et cela a permis l'éclosion de formes de vie sociale et de pensée inédites.

L'auto-institution de la société.

C'est l'imagination radicale qui permet à chaque fois ce pas en avant. Elle tient à la possibilité qu'a l'homme de se représenter non seulement ce qui existe et donc de le mettre à distance, mais aussi ce qui n'existe pas encore et de faire apparaître ainsi de l'inédit. L'imagination est miroir de la réa-

lité mais elle est aussi créatrice de sens. Pour Castoriadis, la société n'a aucune origine transcendante extérieure à elle. Elle est œuvre humaine et la politique est l'activité par laquelle l'homme prend en main son destin et s'autoconstitue dans l'immanence..

Mais cette possibilité d'innovation est constamment battue en brèche et les sociétés tendent à retomber dans des visions fatalistes de l'histoire. C'est le retour à l'hétéronomie quand les hommes recherchent à nouveau un fondement extérieur à la société, dans la religion, dans la tradition ou dans une prétendue rationalité. Cette attitude d'hétéronomie conduit à accepter la société telle qu'elle est et à ne plus pouvoir la remettre en question. C'est le danger qui guette notre société actuelle avec le développement sauvage du capitalisme. Castoriadis dénonce la pseudo-rationalité d'une économie qui se prétend



scientifique mais qui n'est en fait que la couverture idéologique d'une extension continue de la productivité. Il y a là une nouvelle forme d'enfermement de l'homme dans la production, le seul but offert à la vie étant un accroissement sans fin de la consommation. L'homme economicus passe pour une réalité qui va de soi alors qu'elle n'est que le produit d'une histoire particulière. Nous avons perdu tout recul critique et la création s'épuise dans tous les domaines de l'art ou de la pensée. La démocratie est elle-même menacée par la bureaucratie qui pèse sur les partis dominants.

Une liberté irréductible.

Dans son souci de mettre en valeur et de développer l'autonomie humaine, Castoriadis se démarque de certaines théories issues des sciences humaines qui cherchent

à expliquer nos comportements uniquement par des déterminismes naturels d'ordre physico-chimique. Ces théoriciens mettent ainsi en œuvre ce que Castoriadis appelle une logique ensembliste-identitaire, c'est-à-dire un raisonnement qui cherche à tout décomposer en éléments simples dont on cherchera ensuite les combinaisons. C'est là une position scientiste que l'auteur récuse. La conduite humaine ne peut se réduire à un agencement moléculaire ou structural. Certes l'homme est conditionné par son corps et par son environnement et il s'inscrit continuellement dans la nature mais, avec son imagination, l'homme développe une capacité spécifique qui permet de produire du nouveau.

Ainsi va la pensée de Castoriadis, par les chemins de l'économie, de l'histoire, de la psychanalyse ou

de la philosophie. Cet ouvrage est constitué d'études successives, traitant aussi bien de la pensée grecque que du développement du psychisme chez l'enfant ou encore de la maximisation du profit des entreprises. Cette pensée est foisonnante, avec toujours le souci de permettre à l'homme de jouer un rôle actif dans l'autocréation de la société.

On pourra aussi se reporter à un ouvrage plus ancien, "**L'institution imaginaire de la société**", mais ce dernier tome des "**Chemins du labyrinthe**" donne une bonne idée de ce qu'a été la recherche de ce militant qui a tenu une place originale dans le paysage intellectuel français et qui est resté fidèle à son combat pour la liberté. ■

Présenté par
Nicolas RENARD

"La paix et la réconciliation en marche"

Préface de M^{gr} Henri Derouet

M^{gr} André LACRAMPE

(Ed. La Toison d'Or, 1999, 70 F.)

Après avoir été prêtre de la Mission de France, André LACRAMPE est aujourd'hui évêque d'Ajaccio pour la Corse. En nous livrant son témoignage de pasteur, il nous conduit à une réflexion sur les religions et la paix, la laïcité et la paix, l'esprit d'Assise et la paix.

En annexe sont rassemblées quelques-unes de ses prises de parole récentes. Elles nous invitent à poursuivre avec lui sa marche de veilleur.



Amies et Amis, bonjour

Quand vous nous envoyez un chèque postal ou bancaire en règlement de votre abonnement, pensez à nous joindre le bulletin ci-contre bien rempli. Vous faciliterez notre tâche.

Comme toute revue, nous ne pouvons continuer à assurer notre service sans un nombre d'abonnés suffisant. Plutôt que d'augmenter nos tarifs pour l'an 2000, nous proposons des abonnements promotionnels pour des jeunes de moins de 35 ans non-abonnés au prix de 100 F.

Aidez-nous. Merci.

Pour le Secrétariat de rédaction
Pierre LETHIELLEUX